N° 85. — TREIZIEME ANNEE — PRINTEMPS 48 — JANVIER-FEVRIER-MARS 1948

le Goéland

feuille de poésie et d'art

CHEMIN DU PHARE PARAMÉ EN BRETAGNE

le Goéland — feuille de poésie et d'art

PRIX : 25 Francs
ABONNEMENTS
pour 1948 : 200 francs
R. C. Saint-Malo 13594
Ch. Postaux Rennes 26726

DEPOSITAIRES
Yvette et Jeanne Denieul, « Les Nourritures Terrestres » Rue Hoche, Rennes
Le Roide, Saint-Malo, Marc Lollée, 40, rue des Ste-Pères, Paris.
L'Arc-en-Ciel 17, Rue de Sèvres, Paris
Librairie Celtique 108 bis, Rue de Rennes, Paris

Révision du Cadastre

★

C'est sous ce titre, emprunté à la terminologie des agents voyers, que le poète Léo Larguier, dans un récent ouvrage (1) — dont la lecture est particulièrement tonique — entreprend l'inventaire des « valeurs » littéraires et la révision des clichés *ne varietur*, dont les grands et petits maîtres de l'Université font la pâture des Eliaçins, avides de se pousser dans la noble carrière des Lettres.

« Tout dans ce domaine, écrit Léo Larguier, est soumis à d'inflexibles lois. Ceux qui croient avoir mission d'en garder les tables sacrées n'admettent aucune discussion. On doit accepter le dogme, l'orthodoxie académique vieille de trois siècles, ne toucher à rien de ce qui est dans les manuels scolaires, ces pauvres petits catéchismes enfantins... »

Le Goéland, qui, depuis bientôt dix ans, n'a cessé de lutter contre certaines idées reçues, en essayant de se garder — à gauche comme à droite — des dangers du conformisme, ne peut qu'applaudir à cet excellent pamphlet contre la « littérature dirigée ».

On aura beau jeu de nous rétorquer que les jugements des spécialistes de la Sorbonne valent bien ceux de quelques « francs-tireurs », et que l'*enseignement des « idées générales »* exige un minimum de stabilité, sans qu'il soit nécessaire de procéder en littérature comme en politique, où l'on déboulonne et reboulonne les statues au gré des factions ou des dictatures en tous genres, et où les grands hommes sont traînés alternativement, comme l'écrivait Chateaubriand à propos de Mirabeau, « du Panthéon à l'égoût et de l'égoût au Panthéon ».

Il n'en reste pas moins que la littérature n'est pas une science fixe comme l'histoire naturelle ou la géométrie, et que notre maturité se refuse à valider certaines opinions qui nous furent « injectées », au temps de la jeunesse, et sans défense possible, par des éducateurs dépourvus d'enthousiasme, imperméables la plupart du temps à toute notion de poésie et d'art.

Nous a-t-on assez fatigués avec Boileau, garde-barrière de la Poésie qui, selon l'expression de Larguier, tenait tout en ordre « sous sa perruque, comme dans une officine d'apothicaire ou de physicien ». L'image de l'apothicaire est à retenir, car plus d'un français — qu'il soit homme de lettres, critique ou simple mortel — est un rejeton de Boileau, qui a la passion pharmaceutique du Codex ou des étiquettes. Amour du confort, paresse d'esprit, vanité parfumée d'envie, refus d'accepter toute novation qui pourrait bousculer le décor établi, tels sont malheureusement les travers les plus courants de notre race, qui pourtant sait parfois se montrer si généreuse.

La générosité n'était peut-être pas le fait de Boileau. L'infaillibilité non plus. Témoin quelques « erreurs » d'importance épinglées par Léo Larguier ; son admiration pour Malherbe, « pète-sec et pisse-froid du genre Degas », dont l'œuvre lyrique est d'une évidente pauvreté, et son « exécution » de Ronsard, que l'Université elle-même, généralement si respectueuse du « législateur du Parnasse », n'a pas cru devoir retenir.

Nous ne pouvons qu'être d'accord avec Léo Larguier qui préfère à l'esprit doctoral de la Faculté celui de ces Esseintes. Et nous imaginons la levée de boucliers de certains normaliens quand ils liront les pages du poète sur la médiocrité bourgeoise de Molière, ou sur la ruse avaricieuse du « bonhomme La Fontaine ».

Molière et La Fontaine ! Combien parmi les bachelers, lestés de leur « peau d'âne », songeraient à discuter leur personnage, et cependant connaissez-vous, dans notre littérature, deux écrivains plus éloignés de la grandeur et « du tourment des choses éternelles » ?

Pour ne nous occuper que de La Fontaine, car la place nous est comme toujours terriblement mesurée, c'est tout le problème de l'esprit français qui est en jeu. Car si l'on ne peut contester au fabuliste l'étonnante traîcheur de son style, et son inégalable *savoir-faire*, il est aussi le plus redoutable des pessimistes, et dans le cortège de générations qu'il a contaminées de son doute, il a fabriqué plus de railleurs que de croyants.

Relisez sur ce sujet le chapitre de *l'Homme*, où Ernest Hello, bien avant Léo Larguier, dénonçait la fêlure du poète de Chateau-Thierry, *dit* représentatif du génie national : « Le sens du symbolisme, écrivait-il, manque absolument à La Fontaine. Il met en scène des animaux et des végétaux, mais je ne saisis pas en lui le sentiment de la nature. La campagne est absente de son œuvre, comme la pensée, comme la beauté.

« Le caractère le plus élevé du fabuliste serait le respect des types. Ce caractère manque à La Fontaine, complètement et absolument. Quels lions que ses lions et quels aigles que ses aigles ! Comme sa mesquinerie éclate quand les acteurs de ses drames portent de grands noms ! Je vous le dis, il n'est à l'aise que dans la compagnie des renards. Je ne crois pas que jamais il ait éveillé chez aucun homme ce sentiment de la grandeur humaine, qui est une des joies et des gloires de l'Art ! »

***

Il est possible que dans certaines périodes de sérénité sociale, comme celle qui précéda la déclaration de guerre de 1914, les œuvres de La Fontaine et de ses rejetons, dont l'un des plus fameux fut Anatole France, aient pu donner le change à des intellectuels épris de « gay scavoir », ou bien défendre l'accès des bibliothèques bourgeoises à des écrivains comme Hello ou Villiers de l'Isle-Adam, à des poètes comme Rimbaud ou Lautréamont qui avaient subodoré la catastrophe.

Mais aujourd'hui la catastrophe est là. Depuis un tiers de siècle, nous sommes témoins du bouleversement le plus fabuleux qui ait jamais secoué les fondations et les institutions de la vieille société humaine.

Nous avons beau nous cramponner aux épaves de l'ancien Monde, force nous est de nous rendre à l'évidence. Et les ruines dont l'Europe est constellée — sans parler des nouvelles menaces qui pèsent sur ce qui reste — sont la pour certifier que nous touchons très exactement à la fin d'une civilisation.

Au crépuscule de 1914 a succédé progressivement, surtout depuis cinq ans, une nuit épaisse et profonde. C'est le *Kali-Yuga* des prophéties aryennes, accompagné du désordre des intelligences et de la confusion universelle.

Le grand philosophe russe Berdiaeff, qui vient de mourir, annonçait en ces termes, il y a 25 ans, ce « Nouveau Moyen-Age » :

« Les principes spirituels des temps modernes sont usés, leurs forces épuisées. Le jour rationaliste de l'histoire passée tombe, son astre décline, voilà le crépuscule ; nous approchons de la nuit. Les moyens d'investigation qui convenaient à la nature solaire du jour ne sauraient nous être à présent d'aucune utilité pour débrouiller les événements et les phénomènes qui se rattachent à cette heure historique. Tous les signes, toutes les preuves sont là qui témoignent que nous sommes sortis d'une ère diurne pour entrer dans une ère nocturne.

« Le monde traverse une gigantesque révolution de l'esprit. L'appel à un nouveau Moyen-Age aujourd'hui n'est qu'un appel à cette révolution de l'esprit, à un renouvellement total de la conscience ».

Face à de tels événements, il ne s'agit plus évidemment de faire du « dilettantisme ». Non pas que nous devions renoncer à tous les trésors littéraires qui furent accumulés par nos ancêtres, car ce serait faire le jeu des agitateurs, des démolisseurs, et autres marchands de « table rase ». Physiquement, moralement et poétiquement, nous sucons le lait, nous charrions le sang de milliards de morts. Et on ne peut rien tenter sans faire appel au stock des anciennes connaissances, sans utiliser pour les nouvelles récoltes les semences des civilisations antérieures.

Mais notre devoir est de choisir. Notre devoir est d'écarter les mauvais maîtres qui nous enseignent le doute, pour réhabiliter ceux qui nous imposent une foi, et nous redonnent l'espérance. Mais c'est surtout de la faculté d'aimer que nous viendra le salut.

Dans les ténèbres où s'élèvent tant de voix contradictoires, tant de sarcasmes, tant de clameurs de dégoût ou de révolte, il n'y a que le Poète — le successeur de Nerval, de Baudelaire et de Miłosz — qui puisse faire entendre un message de ralliement, un dernier évangile de lumière et d'amour !

Gandhi — resplendissante figure de notre siècle, dont une main criminelle vient de faire un martyr — constatait un jour devant ses disciples « que la vie persiste au sein même de la destruction, et qu'il doit par conséquent exister une loi plus haute et plus efficace que celle de la destruction ». Cette loi, c'est la loi d'amour à qui nous devons la vie, et qui, malgré les legions d'abrutis et de scélérats qui ne rêvent que d'extermination, garde encore le dernier mot, puisqu'elle préside à chaque seconde, à la conservation de la fleur de l'Univers !

Jean-Marie de SAINT-IDEUC.

(1) **Revision du Cadastre**. Les Presses Universelles.

POÈMES

★

CHANSON POUR LA DORÉE

à P. L. B.

Dorée par l'amour et la mer
Rêveuse aux confins de la vie
Miroir de suave agonie
Faneuse du désir-éclair
Soleil de feu soleil de chair
L'amour te veut comme la mer
Sirène d'écume éblouie
Dorée par l'amour de la mer.

Jean-Marie de SAINT-IDEUC.

★★

INVESTITURE

à la mémoire de Pierre Louit

1 *Il meurt de faim, il meurt de froid,*
Le dernier fils du dernier roi :
Approchez du feu l'escabelle
Et donnez-lui cette écuelle
D'honnête soupe de chrétien
Dont n'a pas voulu notre chien.

2 Trop belle fille aux lèvres peintes
Dont la mère était une sainte
Quel est le roi, quel est le fou
Devant qui se mettre à genoux ?
— *Si le voile de Véronique*
Protégeait du moins des moustiques !

3 *Pour oublier le* Te Deum
Qu'on lui verse un verre de rhum
Et se consoler du Saint-Chrême
Avec sa face de Carême
Et l'atavique lisère
D'un col promis au couperet.

4 Quand tu dénouas ses sandales
Et que s'épandit sur les dalles
Pour rafraîchir ses pieds poudreux
Le ruisseau de tes blonds cheveux,
Il a mis sa main sur ta tête
Puis a pleuré comme une bête...

Luc ORADE.

★★★

TOBIE, PETIT-FILS DE TOBIE

Rêvant d'une lointaine assise,
Il avait caché dans la bise
Le signe d'un soleil déchu
Le froid de son désir battu,
Le fil du beau génie exclu —

La jaunisse avec la poussière
Ayant défiguré la pierre
Dont ce pays était bâti
On avait vu cet œil rôti
Par un hiver sans ciel ni terre
S'aveugler par un long répit
Dont sa tristesse avait beau faire
— Hélas ! Naufrage et soif, secours
Distant de mille âges, austère
Nudité qu'en toi tu parcours ! —
Avait beau faire son recours.

Sphère inutile de mystère,
Sa vue, avec son halo pâle
Etait morte comme une étoile,
Dans le jour faisant un trou noir.
Il avait trop marché sans voir,
Sur l'âme des harpes exquises,
Et l'hiver où droit tu te brises
Etait couché sur les églises
En silence et mangeant l'espoir.

L'aveugle, innocent seul des pièges
Sans hâte fuyait les détours ;
Il traçait sur le gel des cours
Un sentier droit pour les cortèges ;
Sa canne blanche et ses pas courts
Régnaient sur l'esprit bleu des neiges.

Jean DIBOUT.

ÉPAVES et COQUILLAGES

★

Après la Mort de Gandhi.

Gandhi le sage, Gandhi le « saint » de l'Asie qui tint en échec, par la seule puissance de l'esprit, les forces matérielles et politiques de l'Empire Britannique, est mort assassiné, le 29 Janvier, par un envoyé du Démon.

A ce moment pathétique de l'Histoire Universelle où l'avenir du Monde est « engagé » dans une spirale d'événements qui peuvent le conduire à l'abîme, et où la race humaine toute entière est à la merci d'une simple « imprudence », cet abominable attentat, qui a été cruellement ressenti par tous ceux qui ont encore au cœur une parcelle d'idéal, nous apparaît comme le geste symbolique d'une époque qui a tout misé sur la matière, la violence et la loi du talion.

On sait que Gandhi, dont l'autorité spirituelle rayonnait sur des millions de fidèles, avait fait de la doctrine de la non-violence (*ahimsâ*) la « clé de voûte de la politique indienne ».

On a parfois confondu, ou voulu confondre, ce comportement du mahatma — si parfaitement conforme à l'enseignement du Christ — avec une sorte de dévirilisation ou de couardise. Mais Gandhi, dès 1920, faisait sur ce point des déclarations qui ne peuvent laisser subsister aucune équivoque : « *Lorsqu'on a le choix entre la lâcheté et la violence*, écrivait-il, *je crois que le conseillerais la violence... Mais je suis persuadé que la non-violence est infiniment supérieure à la violence, de même que le pardon est beaucoup plus noble que le châtiment...* »

Et il ajoutait : « *La non-violence ne consiste pas à renoncer à toute lutte réelle contre le mal. La non-violence telle que je la conçois est au contraire, contre le mal, une lutte plus active et plus réelle que la loi du talion, dont la nature même a pour effet de développer la perversité. J'enseigne, pour lutter contre ce qui est immoral, une opposition mentale et par conséquent morale. Je cherche à émousser complètement l'épée du tyran, non pas en la heurtant avec un acier mieux effilé, mais en trompant son attente de me voir lui offrir une résistance physique. Il trouvera chez moi une résistance de l'âme qui échappera à son étreinte. Cette résistance d'abord l'aveuglera, et ensuite l'obligera à s'incliner. Et le fait de s'incliner s'humiliera pas l'agresseur, mais l'élèvera. On peut soutenir que ce serait là un état idéal. Et c'en est un* ».

Il disait encore : « *La fibre la plus coriace doit s'amollir dans le feu de l'amour. Si elle ne fond pas, c'est que le feu n'est pas assez fort* ».

On peut en déduire que lorsque Gandhi « réalisa » pendant sa courte agonie, le geste de son meurtrier, il s'accusa lui-même d'*insuffisance*, et mourut le cœur dilaté par le pardon. Ses dernières paroles furent : *Ram Ram ! (Dieu ! Dieu !)*. Sa mission était terminée. Il « retournait au Principe ».

Quant à la vertu rédemptrice de sa mort, nous ne savons pas encore comment elle compensera l'éloignement physique de sa personne, qui prive l'univers de sa protection mystérieuse. Témoin cette histoire authentique, qui ne manquera pas de faire réfléchir tous les gens de pensée.

Dans la province de la Nouvelle-Delhi, — non loin du mahatma — vivait un tigre apprivoisé, qui avait été élevé par des brahmanes, et nourri exclusivement de végétaux jusqu'à sa pleine force. Ce tigre servait de compagnon de jeux à un groupe de jeunes enfants qui s'en amusaient comme d'un félin géant.

Or, quelques heures après l'assassinat de Gandhi, ce tigre, brusquement revenu à sa condition de carnassier, se jeta sur un des enfants et le dévora.

Le sang appelait le sang. Le « Pouverello » de l'Inde était mort. Le Démon continuait sa ronde infernale !...

Claude Debussy et Gaston Poulet.

On vient de célébrer avec une solennité particulière le trentième anniversaire de la mort de Claude Debussy (30 Mars 1918). Parmi les musiciens, ayant connu Debussy, qui furent convités à participer aux cérémonies commémoratives, le grand chef d'orchestre Gaston Poulet est un des « élus » que l'auteur honora de son admiration musicale, puisque c'est avec lui qu'il travailla sa *Sonate* pour violon et piano, et qu'ils en donnèrent ensemble la première audition en Septembre 1917. Dans ses lettres à son éditeur Jacques Durand, le compositeur qui était payé pour connaître la versatilité du public, exprimait ses craintes, surtout à propos du « finale » « Poulet me donne la chair de poule... », écrivait-il à Jacques Durand, le 15 Avril 1917.

Or, ce furent les auditeurs qui eurent « la chair de poule », et la *Sonate* obtint un véritable triomphe. On voulut même bisser l'intermezzo, mais Debussy s'y refusa formellement, « pour respecter, comme il l'écrivait encore à J. Durand, l'unité de composition ».

C'est au début de cette même année que Gaston Poulet, alors violoniste de 24 ans, avait été présenté à Debussy, lequel ébloui par les qualités musicales du jeune virtuose, lui avait demandé de travailler son *Quatuor à Cordes*, (qui avait été donné en première audition à la Société Nationale le 29 Décembre 1893).

Gaston Poulet se mit au travail avec Victor Gentil, qui tenait la partie de deuxième violon, Jarecki, celle de l'alto, et Louis Ruyssen, celle du violoncelle.

Au mois de Mars, Poulet écrivit au compositeur qu'il était prêt à venir répéter chez lui son *Quatuor*, en le remerciant de lui avoir fourni l'occasion d'étudier cette « œuvre admirable ».

Debussy répondit par la lettre suivante :

14 Mars 1917

Cher Monsieur,

C'est moi qui vous remercie de bien vouloir venir chez moi répéter ce quatuor, qui n'est « admirable » qu'en vertu de votre aimable admiration.

J'apprécie grandement votre beau talent, et cela m'assure de quelques bons moments.

Votre dévoué
Claude DEBUSSY

Votre camarade Jarecki vous a prévenu qu'il viendra avec ses pupitres.

Deux jours plus tard, Poulet se présente avec pupitres et instrumentistes chez Debussy, avenue du Bois. Le compositeur et sa femme accueillent le quatuor, qui s'installe aux pupitres, tandis que Debussy va s'asseoir dans un coin du grand salon, et son épouse dans l'autre.

Le « premier mouvement » terminé, Gaston Poulet se tourne vers le compositeur, qui reste silencieux dans son coin, aussi immobile qu'une statue.

Un peu inquiet, il hésite quelques secondes, puis prend le parti d'attaquer le *Scherzo*, qui se termine lui aussi, sur un silence glacial. Si bien que, Gaston Poulet, décidé désormais à se jeter à l'eau, enchaîne sur l'*Andantino*, puis sur le *Finale*. A Dieu vat !

Le quatuor terminé, Gaston Poulet se lève le cœur battant, devant le Maître toujours silencieux. Lui et ses musiciens interdits n'attendent plus maintenant que le verdict qui doit les assommer.

Alors, Debussy se lève à son tour et dit lentement ces paroles : « Eh bien ! je ne le voyais pas du tout comme ça !... »

Et, sur un mouvement effaré de Gaston Poulet, il ajoute en élevant la voix : « Mais je vous en prie, ne changez pas une note ! C'est ainsi désormais que je veux entendre mon quatuor !... »

Ce soir-là, Gaston Poulet sortit un peu titubant de chez Claude Debussy. Pouvait-il rêver compliment plus insigne au seuil de sa carrière ? Tant il est vrai qu'un virtuose peut toujours apporter sa lumière personnelle aux plus grandes créations du génie !

René Martineau, non-conformiste.

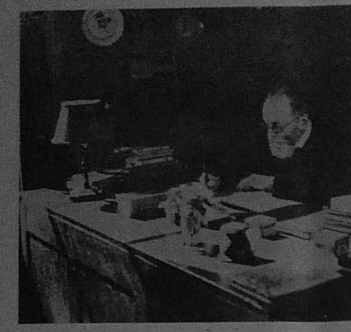
Notre vieil ami et collaborateur René Martineau, qui vient de mourir, et à qui *Le Goéland* rend dans ce même numéro un important hommage, fut toujours un esprit marginal.

Il habitait Tours, la cité très bourgeoise, quand il publia son premier livre, *Un Vivant et Deux morts* (1901), le « vivant » étant Léon Bloy, et les deux morts Ernest Hello et Villiers de l'Isle-Adam.

A quelque temps de là, il habitait dans la Rue Royale de Tours, quand il fut arrêté par un bourgeois notoire, correcteur de la « bien pensante » Imprimerie Mame, qui le salua ironiquement en ces termes : « Eh bien ! Monsieur l'Auteur, vous pouvez vous vanter d'en avoir trouvé un beau tas d'originaux, avec votre dernier livre !... »

Car l'originalité », c'est le « péché mortel » que ne pardonne jamais le Bourgeois, de qui Léon Bloy devait donner, peu de temps après, quelques définitions fulgurantes dans l'*Exégèse des Lieux Communs*. A quelque que le dédicataire de ce livre vengeur est l'admirable René Martineau, qui l'avait bien mérité par son non-conformisme et son courage, et qui restera en effet, sans doute dans l'Histoire littéraire comme le « Bon Samaritain » du « Mendiant Ingrat ».

René MARTINEAU



René MARTINEAU dans son cabinet de travail

pour Anne-Marie René-Martineau, André Martineau et Elisabeth Joly.

Le soir du 8 Mars, en la fête de Sainte Véronique, je veillais mon cher ami René Martineau, reposant sur son lit de mort. Par une de ces coïncidences qui n'appartiennent qu'à l'infinité, j'étais venu sonner à la porte de la Verderie — sa joie « maîtonnière » de Saint-Serven — un peu après l'Angélus du soir, pendant lequel, après avoir lutté quinze jours contre un mal implacable, il avait rendu calmement le dernier soupir.

Et voici que de nouveau j'étais seul avec lui, comme autrefois, près de ce bureau-bibliothèque, où nous avions si souvent parlé de nos communes admirations littéraires, et où isolément vaguement tous les trésors — bibelots, livres et tableaux — qui avaient constitué le décor essentiel et la grande préoccupation de sa vie. Ici, au-dessus du secrétaire, le buste de Leon Bloy par Frédéric Brou, un peu plus loin une reproduction du portrait de J. K. Huysmans par Forain, près du bureau une splendide photographie de Barbey d'Aurevilly, paraphée d'une signature à l'encre rouge, sur la porte de communication un immense panneau truculent exécuté par Tristan Corbière, un portrait de Balzac, un médaillon de Trébutien, une petite vitrine contenant des cravates de d'Aurevilly et l'encrier de Jehan-Rictus, enfin sur les rayons, les éditions précieuses de Bloy, Huysmans, d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Péladan, Hello, Rémy de Gourmont, Baudelaire, et tous les petits maîtres du Romantisme... La ronde des objets continuait dans la pénombre, mais le dialogue était terminé, ou tout au moins se poursuivait sur un plan supérieur. Et les souvenirs affluaient dans ma mémoire...

Je revoyais ce jour lointain de 1925, où pour la première fois j'avais *franchi le seuil de la Verderie, nouvelle résidence de l'écrivain*, qui abandonnait Versailles, pour se fixer définitivement près de Saint-Malo et de l'embouchure de la Rance, qu'il considérait — lui qui, dans sa jeunesse avait parcouru, après Constantinople, « la Terre du Sphinx et la Terre du Christ » — comme un des plus merveilleux paysages du monde.

De cette première visite réitérée naît une amitié qui devait durer 23 ans, mais dont l'intimité s'était considérablement accrue depuis 1935, date à laquelle j'avais moi-même décidé de dire adieu à la vie parisienne, et de m'installer à longueur d'année dans ma Tour du Vent, sur la côte bretonne.

A compter de ce jour, il ne se passa guère de semaine que je n'allasse chercher une amicale détente dans la maison servannaise de René Martineau, située à environ 5 kilomètres de la mienne. Je le trouvais généralement dans son cabinet de travail, souvent sous le coup d'une lecture ou d'une découverte, le visage enflammé derrière sa barbe fleurie, les yeux pétillants et profonds, dès que nous accordions les sujets qui lui tenaient au cœur : le catholicisme de Barbey d'Aurevilly (dont je lui dois d'avoir pénétré le sens), l'influence capitale de Baudelaire sur l'évolution de la pensée contemporaine, le périple spirituel de des Esseintes, trouvant son épilogue dans *La Femme Pauvre* de Léon Bloy. Car René Martineau, qui faisait des réserves sur la deuxième partie de l'œuvre de Huysmans, était un des Esseintes converti, à qui le plus intransigeant catholicisme n'avait rien retranché du caractère primitif du héros d'*A Rebours*. C'est à lui que je dois d'avoir compris l'importance de l'Art dans la rénovation de la vie sociale et religieuse.

Ce fut en 1936 que René Martineau et moi-même, nous eûmes l'idée de fonder un journal littéraire, qui serait marqué de cet esprit marginal, dans la tradition des poètes et des écrivains, que nous avions toujours admirés, et que nous voyions, dans cette audacieuse entreprise, une occasion de propager et de défendre. Sans capitaux, sans protections d'aucune sorte, pourvu d'un budget de publicité dérisoire, je pris comme totem de départ *le Goëland*, le chagrinard des tempêtes, et au solstice de Juin, je publiai mon premier numéro, qui contenait plusieurs articles de moi sous des signatures différentes, et une étude de René Martineau sur Villiers de l'Isle-Adam.

Comme vous le savez aujourd'hui, la croisière du *Goëland* fut une belle aventure, digne des Argonautes. Voici bientôt douze années que l'oiseau de mer, qui guerroya dans le vent pour *tant de Heaumes*, et qui abrita sous ses ailes tant de jeunes poètes, tient toujours le ciel, malgré les coups durs qui, deux fois au moins, mirent en péril sa destinée. Et pendant ces douze années de lutte, René Martineau, malgré son âge (il était né le 20 Décembre 1866) resta le parfait ami, le conseiller clairvoyant qui joua souvent dans l'orientation de ma « feuille de poésie » le rôle pondérateur du « Sénat ». Depuis la mort de Saint-Pol-Roux, il était le doyen de notre Jury de Poésie. Il y a 8 mois, je l'avais fait nommer président d'honneur du Comité du Centenaire de Tristan Corbière. Ce fut une de ses dernières joies. Il publia son dernier article dans le N° 84 du *Goëland* (Septembre-Octobre 1947).

Maintenant que René Martineau m'a quitté, et que je reste seul à la barre, c'est pour moi un devoir de pieuse reconnaissance d'associer le nom de mon vieux compagnon de lutte à l'Histoire du *Goëland* polémiste, et du *Goëland* porte-lyre, et de lui exprimer ici mon éternelle gratitude de m'avoir gardé, en toute circonstance, enthousiasme et la confiance dont j'avais tellement besoin pour persévérer dans mon effort.

☘

Mais, quand on dénombrera plus tard les amitiés célèbres, comme La Boëtie et Montaigne, ou Gaugin et Daniel de Monfreid, c'est une autre amitié — immense, celle-là ! — qu'on évoquera à propos de René Martineau : je veux parler de celle de Léon Bloy.

Ce fut le 28 Mars 1901 que René Martineau écrivit spontanément à l'auteur du *Désespéré* pour l'entretenir d'un livre qu'il projetait sur quatre méconnus (Hello, Laforgue, Villiers et Bloy) — livre d'où Laforgue fut éliminé, et dont Bloy devait trouver plus tard le titre, *Un Vieuxmal et Deux Morts*.

Or, le jour même où René Martineau glissait ce message dans une boîte aux lettre de la ville de Tours (sa résidence à cette époque), Léon Bloy, dont la réputation d'écrivain était inexistante, et qui vivait de la charité sporadique de quelques miséreux dans son genre, écrivait sur son Journal : *(Quatre ans de Captivité à Cocheux-sur-Marne)* 29 Mars : « *Je demande avec force à la Mère de Dieu de susciter un chrétien qui nous délivre. Puis, je commande à cet inconnu, par la foi que Dieu me donne et sur les promesses de l'Evangile, de se montrer et d'agir* ».

La lettre de Martineau qui arriva le Dimanche des Rameaux, se terminait ainsi : « *Un qui aime, admire, et croit comprendre* ».

Une pensée traversa la cervelle de Bloy, comme un éclair. « Serait-ce l'*inconnu* que j'avais appelé » — répondit séance tenante, en demandant un secours.

La somme demandée lui revint par retour du courrier.

Tel fut le début d'une amitié merveilleuse, qui ne fut pas sans nuages, parce que Bloy, qui se montrait avec ses amis d'une exigence maladrielle inexorable, les mettait parfois à l'épreuve, mais qui fut maintenue, grâce à la compréhension si parfaitement chrétienne et à l'étonnante patience de René Martineau, jusqu'à la mort du « Mendiant Ingrat », en novembre 1917.

Martineau m'a dit un jour : « *J'avais le soleil devant moi. J'aurais tout voulu pour garder sa lumière* ».

Il faut lire les *Lettres de Léon Bloy à René Martineau* (1), pour suivre les incidences des relations entre ces deux hommes, dont l'un fut mystérieusement condamné à ne *jamais* toucher le salaire que lui méritait son génie, et l'autre, qui sentait, selon la parole de Baudelaire, « cette force grondante et sans emploi », lutta contre l'Indifférence et la Bêtise, et s'amputa d'une partie de ses biens pour permettre à un des plus grands écrivains de vivre *d'autre façon* jusqu'au bout de son œuvre.

Un seul homme contre le public ! Un seul homme payant ses droits d'auteur au génie, et lui fournissant les moyens de marquer son siècle au fer rouge, et de clamer la gloire de Dieu ! Connaissez-vous plus admirable histoire ? D'autant plus admirable que la postérité a ratifié le jugement de l'isolé qui avait encouru l'excommunication des médiocres, et qu'il a pu assister avant sa mort, à la transfiguration littéraire du « Pelerin de l'Absolu ».

Aussi bien, il ne s'en souciait guère. N'avait-il pas trouvé témoignage de celui-là dont l'opinion seule avait pour lui quelque valeur ?

Voici quelques extraits :

Du mois de Mars 1902 :

« *Notre amitié, vous l'avez déjà éprouvé, n'est pas une sinécure. Mais vous verrez aussi qu'elle n'est pas sans salaire. Soyez attentifs, mes bons amis, et de belles choses vous seront montrées...* »

Du 30 Avril 1907 :

« *Me voilà donc tiré d'angoisse, comme tant d'autres fois. Ce n'est pas tout à fait assez, mais le reste vu venir peut-être avec une abondance inouïe. Telle est notre vie, vous le savez.*

« *Quant à vous, cher ami, qui avez tant fait pour moi, vous saurez un jour ce que vous avez fait pour vous-même* ».

Enfin cette lettre de Juin 1914, où l'auteur de la *Femme Pauvre* remercie et félicite René Martineau d'une brochure qu'il a écrite sur son œuvre :

« *On a souvent parlé de moi, malgré le silence, mais jamais ainsi, et je crois que votre brochure me sera très profitable. Vous serez ainsi une fois de plus mon bienfaiteur, après avoir été le premier à me consoler dans mes tourments, ce que je ne me lasserai jamais de dire et d'écrire* ».

Que pourrions-nous ajouter à cette magnifique « promotion » ? Qu'il nous suffise de relire un passage de la préface des *Lettres de Léon Bloy*, où Hector Talvart a si bien caractérisé l'aide apportée par René Martineau à son grand ami :

« Pour Martineau qui, si généreusement, vint en aide à L. Bloy, il ne semble point jamais qu'il fut question d'obliger, de secourir, de venir en aide, comme il eût été naturel... Non, il y eut seulement ceci que par le moyen d'une offrande appropriée au besoin, le donateur refaisait la paix, reconnaît la confiance à un esprit désemparé, et que cet esprit, renaissant à l'espoir de la quiétude, partiellement, se remettait à ces œuvres de lumière dont le monde avait déjà besoin. René Martineau c'est le collaborateur sous-jacent de cette œuvre nécessaire de Léon Bloy, et Léon Bloy en recevant de lui le secours pécuniaire indispensable à tel moment critique, recevait en réalité l'ambiance de tranquillité passagère, le rayon de chaleur cordiale fortuit, qui étaient les seules possibilités qui lui fussent données d'écrire et d'imaginer selon l'absolu ».

☘

Les longues relations de Martineau avec l'auteur du *Désespéré* nous ont valu trois livres, les deux premiers parus peu de temps après la mort de Bloy, principalement biographiques et anecdotiques, le troisième, de critique pure, et d'une importance capitale pour tous ceux qu'intéresse le « curriculum » intellectuel et religieux du « Mendiant Ingrat » : *Léon Bloy et la Femme Pauvre* (1). Ouvrage substantiel, profond, fourmillant d'idées neuves et hardies, où René Martineau a mis le meilleur de lui-même. Il y indique notamment la filiation baudelairienne de Bloy, qui était « un homme d'ordre, un rectiligne, et tout le contraire d'un réfractaire », et qui « se posait là force de nécessaire pour parachever l'œuvre de Baudelaire », avec la *Femme Pauvre*, et sa conclusion, « qui réhabilite la pensée au XIXe siècle », et « rature toutes les tristesses pour dire justement qu'il n'y a qu'une tristesse, celle de n'être pas des saints ! »

Chercheur infatigable, artiste raffiné, insistant constamment sur la nécessité d'admirer la vraie grandeur et de haïr la médiocrité, René Martineau fut aussi un des premiers écrivains à comprendre et à mettre à la place d'honneur l'œuvre et la figure de Tristan Corbière. Il lui doit également une monographie sur Emmanuel Chabrier, et des ouvrages critiques, d'une lucidité pénétrante sur ses auteurs favoris : Barbey d'Aurevilly, Jehan-Rictus, J. K. Huysmans.

Cependant, ce serait manquer à la justice que de limiter exclusivement à la Critique la personnalité littéraire de René Martineau. Il se montra créateur dans *Le Musicien de Prousace*, roman savoureux qu'Eugène Montfort avait accueilli dans *Les Marges*, et publia trois recueils de poèmes, dont le plus remarquable est *La Girouette de Bronze*, illustré par son fils André, et où le disciple de Brummel, qui cachait si jalousement sa vie intérieure, s'enhardit parfois jusqu'à montrer son âme « indifférente ou fanatique », éprise d'enluminures, de « choses contournées » et factices, et de musique de théâtre.

Mon Dieu me pardonnerez-vous
L'attachement irrésistible
Que j'ai pour ces chemins de fous
Dont le tournant est invisible ?

☘

A la vérité, on aimait les « chemins de fous », qu'il proclamait sans cesse comme des rasenines son bonheur de la nature. Il tenait du tenait du Sagittaire, signe zodiacal qui brilla sur sa naissance, un zèle intime, un enthousiasme, qui lui conserva jusqu'à son dernier jour le cœur d'un homme de vingt ans. Mais le fait de connaître et d'avoir su vieillir decu plait l'intensité de ses joies ardentes, auxquelles il disait lui-même n'avoir eu aucun mérite à tout sacrifier dans sa vie.

Tout jeune encore, R. Martineau avait su choisir ses Maîtres, aussi bien parmi les morts, souvent méconnus, que parmi les vivants, qui n'avaient pas encore conquis la celebrité.

Il avait 26 ans quand il assista à la première de la reprise de la *Walkyrie*, et dès 1908, son ami Ricardo Vinès l'initiait à Debussy et à Ravel.

En peinture, son admiration Rembrandt et Delacroix, il fréquentait aussi la galerie Durand-Ruel, souvent navré d'ailleurs (il sortait à peine de son service militaire) de ne pouvoir s'offrir les Manet, les Claudes Monet ou autres impressionnistes, devant lesquels il restait en contemplation jusqu'à la fermeture.

Lui-même m'a raconté que par une matinée d'automne, vers midi 30, alors que, tout seul dans la galerie, il ne pouvait détacher ses yeux d'un magnifique Pissarro, il fut abordé par M. Durand-Ruel.

« Quelle splendeur ! » dit Martineau en montrant la toile.

Le marchand répondit :

« C'est 200 francs, sans le cadre ».

Le jeune visiteur « inéra » la galerie, sans demander son reste.

Un jour, à un correspondant qui se plaignait de l'« indigence de la Littérature », il répondit ceci : « Si vous ne trouvez pas de quoi admirer, c'est que vous ne le voulez pas, c'est que vous abandonnez le culte. Ne savez-vous pas qu'un artiste est un sorcier qui ne doit jamais quitter la surveillance de son officine ?... L'art n'est pas un indigent. Je ne connais pas de fortune comparable à la sienne, et, c'est le seul riche qui donne tout donné ».

Il eut assez le privilège d'une autre richesse, qui dilata définitivement son cœur et lui permit d'atteindre la plénitude.

René Martineau comprit un jour le lien logique évident entre l'intelligence et le Divin, et la Présence Sacrée postulée par les plus hautes creations de l'Art.

L'appariition dans sa vie de Léon Bloy, l'écrivain théologal, l'affermit dans sa croyance retrouvée, et lui traça l'itinéraire spirituel qui devait le mener au « tournant de l'Invisible ». Ce « tournant », d'ailleurs, ne le trouva-t-il pas sur la Montagne de la Salette, où, à l'instigation de Bloy, il accomplit en 1910 un émouvant pèlerinage, qu'il ne devait jamais oublier ?

Il fréquenta aussi Marie-Julie, la stigmatisée de Blain, et s'inquiéta souvent près d'elle de l'avenir de la France, dont le sort était lié pour lui à celui de l'Eglise. Car René Martineau, qui cherchait le doigt de Dieu dans le désordre apparent des événements historiques, attendait l'accomplissement des prophéties, avec le Dernier Avènement qui doit « rénover la face de la Terre ».

☘

Il est mort sans assister au triomphe de la Foi chrétienne. Ce fut la seule plainte qu'il exhala, avant d'aller rendre au Souverain Maître les comptes d'une vie toute de noblesse et de rectitude.

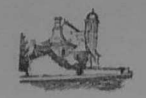
On l'a enterré le 12 Mars, par une belle matinée de soleil. Devant la Verderie, dont il allait franchir le seuil pour la dernière fois, je pensais à tous les familiers qui, depuis 23 ans, avaient été si généreusement accueillis dans cette « maison du bon Dieu » : Madame Bloy, Germaine Beaumont, Jeanne Sandaton, Adolphe Retté, Jehan Rictus, le pianiste Ricardo Vinès, le peintre Ch.-A. Bischoff, Guy Chastel, Jean Tenant. Et aussi à tous les amis lointains comme Georges Rouault, Félix Raugel, Eugène Borrel et René Dumesnil, qui à cette même heure, orientaient vers la Verderie leur pensée fraternelle.

René Martineau dort maintenant son dernier sommeil dans le poétique cimetière du Rosais, qui est comme un jardin suspendu au-dessus de la Rance, et d'où l'on aperçoit la haute mer. Avec lui disparaît un « homme d'autrefois » qui croyait encore à « l'idéalisme esthétique », et aux vertus transfigratrices de l'Art. Et jamais plus je ne passerai sous ses fenêtres sans un serrement de cœur. Mais j'ai toute son œuvre sur les rayons de ma Tour, et je sais que j'y retournerai souvent pour retrouver l'écho des conversations défuntes.

Chaque fois que nous ouvrons les livres des écrivains et des poètes morts, ils ressuscitent dans nos yeux et dans nos cœurs. Et c'est pour cela qu'ils ne meurent jamais tout entiers.

Ajouterai-je qu'en ce qui concerne René Martineau, — ne serait-ce que pour le rôle de première grandeur qu'il joua dans la destinée de l'auteur de la *Femme Pauvre* — je crois fermement que son œuvre solide et sa belle figure sont assurées de l'immortalité !

Théophile BRIANT.



La Verderie
(dessin d'André Martineau)

BIBLIOGRAPHIE
DE RENE MARTINEAU

Un Vitrail et Deux Morts (Librairie Universelle). — Deuxième édition (Librairie de France (1924). — **Tristan Corbière** (Mercure de France 1924). — Deuxième édition Le Divan (1925). — **Emmanuel Chabrier** (Durbon, 1910). — **Le Musicien de Proustace**, roman (Librairie de France, 1921, deuxième édition 1924). — **Promenades Biographiques** (Librairie de France, 1920). — **Autour de Léon Bloy** (Le Divan, 1926). — **La Girouette de Bronze**, poèmes (Le Divan, 1923). — **Le Clavier de Rêve** (Le Divan, 1927). — **La Vert et Sérieuse**, poèmes (Le Divan, 1929). — **Types et Prototypes** (Messein). — **Léon Bloy et la Femme Pauvre** (Mercure de France, 1931). — **Quelques Aspects de Jehan-Rictus** (Messein, 1935). — **Aspects Méconnus de Barbey d'Aurevilly** (Le Grand-Vi, Bellot, 1938). — **Autour de J. K. Huysmans** (Desclée de Brouwer, 1946).

René Martineau a également écrit la préface des **Amours Jaunes** de Tristan Corbière (« Editions des Maîtres du Livre »), une préface à la Commémoration du poète Guy de Villartay, et des commentaires aux **Lettres de Léon Bloy à René Martineau** (Editions de la Madeleine, 1935).

EN MARGE DE L'ASTROLOGIE

Les Planètes et la Guirlande de Flore

★

De tout temps, le langage des fleurs a joué un rôle dans la poésie et la littérature. Anthologie désuète et charmante, qui évoque pour nous les vignettes de l'époque romantique, où la jeune fille, aux longues boucles effeuille une marguerite, et dont on retrouve le dernier écho attendri dans le **Faust** de Gounod. A l'époque des beaux esprits du salon de Rambouillet, c'est la guirlande de Julie d'Angennes, à laquelle chaque soupirant apportait la couleur différente de son esprit et de son amour respectueux. Plus loin encore, dans les Primitifs flamands, c'est la petite poire dite « bergamote », que la Vierge et les Saintes : Christine, Catherine, Marguerite et Agnès, offrent à l'Enfant, comme le symbole de leur martyre ou de leur virginité. Chez les Primitifs italiens, la pâtre blonde et musquée à la chair froide est remplacée par la pêche rose et dorée, ou par le classique œillet dit « des fleuristes », à la couleur simple, rouge, cerclée de lames de roseaux et planté dans le symbolique vase d'élection en cuivre, métal vénusien. Le roseau rouge signifie le sacrifice, comme l'ancolie blanche ou la violette, la souffrance du cœur, et l'iris, sa tendresse suave. Nous les trouvons dans ces charmants jardins en perspective, bordés de buis, que la Vierge montre tendrement à l'Enfant Divin enveloppé de ses légers voiles.

Léonard de Vinci affectionne, dans sa première manière, le fraisier, emblème jupitérien de la généralité du précieux Sang versé sur le Calvaire, et la violette, également jupitérienne, qui figure la vertu discrète et odorante. Il les place au pied même de la Croix, parmi les crânes et les ossements, avec les capillaires de Vénus, et les pâquerettes solaires, qui disent l'Amour et l'Idéal de la Mission du Christ.

Mantegna et Botticelli ornent leurs paysages, leurs scènes sacrées, de bouquets, avec des réminiscences païennes, mais toujours symboliques. Voici les oranges, les citronniers, les lauriers et les palmiers chers à l'Apollon solaryen, aussi bien que les grenades de Jupiter, les myrtes vénusiens, et certains attributs neptuniens, tels que les roseaux, les bambous ou les roses hybrides, mi-végétaux, mi-animaux, soumis à la double influence de Vénus et de Neptune.

Les affinités vibratoires des planètes et du Règne végétal peuvent se concilier, entre autres, sous trois angles différents :

1) leurs affinités astrologiques proprement dites ;

2) le langage des fleurs, bréviaire poétique, mais véridique, à l'usage des amoureux ;

3) les affinités planétaires dans le domaine des parfums.

C'est le premier aspect de ce triptyque floral que nous étudierons d'abord.

Tous les auteurs sont d'accord sur l'attribution de certaines fleurs aux sept astres. Bornons planétaires non transcendantes. A part cette nomenclature classique, il existe de nombreuses variantes concernant l'attribution de certaines espèces. Ceci parce que le code des « couleurs planétaires » varie selon les opinions des écrivains.

N'étudier que la couleur d'une fleur pour rechercher quelle est sa dominante planétaire serait insuffisant. Il faut aussi consulter la forme du corolle et le nombre de ses pétales, son parfum, et les vertus qui lui sont propres ou générées par la tradition, et enfin son « allure générale », sa « psychologie » et les idées ou sentiments qu'elle évoque.

***

A tout seigneur, tout honneur. Le Soleil imprime incontestablement son cachet royal au plus humble des chemins et sur la pâquerette, cette fleur de l'Anthème doré, mère des variétés de chrysanthèmes simples, doubles, échevelés ou rigides, dite « de Toulo », et enfin des dahlias de toutes espèces. Ici le système planétaire est symbolisé avec une telle évidence que l'on dirait un mandala avec le soleil sciaie aux yeux. La véritable fleur, ignorée des non-initiés, comme la présence Divine en l'homme, réside dans le cœur d'or, symbole du soleil mystique qui anime le mouvement pontinal. Ce dernier est représenté par le cycle des pétales blancs, dorés ou rouges, selon la variété des fleurs solaires dites « radiées ».

Nous classerons encore parmi les plantes solaires l'hélianthe ou grand soleil, cher à Van Gogh, le petit soleil, le rudbeckia jaune, — pour leur forme sodiacale —, ainsi que l'héliotrope mauve, tous possédant la particularité de tourner naturellement leurs corolles vers le soleil. Le laurier, le laurier d'Apollon, le citronnier, l'oranger, le thym, le romarin, la sauge, le safran sont dits « solaryens » pour leurs propriétés bénéfiques et stimulantes, le citron et l'orange pour leurs excellentes vitamines, les autres plantes aromatiques ayant la réputation de rendre la force et la jeunesse. Ajoutons que le laurier constitue la couronne du vainqueur, du lauréat, du triomphateur, sous le patronage d'Apollon, père des Arts et des Muses inspiratrices, héros de l'éternel combat entre le Nuit de l'Esprit et le Jour triomphant. Les fleurs solaryennes sont des emblèmes de sérénité, de fidélité ou de dévotion religieuse, plutôt que d'amour humain. La symbolique leur attribuant un caractère sacré, et le plus tendre d'entre elles, la douce primevère évoque timidement l'éclo du premier amour — symbolisant celui du Printemps avec la Nature revertissante. Le blé évoque la fécondité due au bienfaisant soleil et à la bonté de Dieu, qui prend soin de toute la nature, quand la folie humaine ne s'y oppose point. Par sa couleur blanche et ses étamines d'or, la pureté de ses lignes et de ses corolles, son parfum sublime et la douceur de son bulbe aux multiples écailles, le lys s'impose comme symbole du soleil, de la royauté terrestre et céleste. C'est l'emblème de la pureté et de la majesté.

Si le soleil préside davantage aux végétaux qui stimulent la vitalité et symbolisent la folie, comme l'acorit, ou la mélancolie, comme le cyprès dianoé, qu'à leurs antidotes légendaires : ellébore, euphorbe, fenouil, cumin. Il est essentiellement le patron des plantes solitaires, hivernales, aumnes ou vénéneuses : les cucurbitacées fougères, le lierre curatif de l'ivresse, les aubrez cactées, les lichens, les mousses, la mandragore, le cyclamen, le genêt balai des landes, et la cigué... Pierre florniaux, d'où se détache à peine l'ébauche d'un visage, ainsi que le datura forme de stramonium, avec sa mensongère réputation d'empoisonneur, que l'odeur grisante du cumin blanche, le pourpre-noir de l'edelweiss des cimes, emblème de la fidélité, l'immortelle, et « le pâle asphodèle » aux étoiles jaunes et blanches, fleurs du séjour des Ombres à jamais oubliées. Le tabac dont le parfum s'exhale au crépuscule, cher à tant d'autres auteurs, comme lumière ; nous le trouvons qualifié saturnien, pour l'attribution qui apparte au saturnien, au philosophe et au savant, tous solitaires dans leur quête d'idéal. Une foule de plantes « solitaires » bénéfiques, dont la nomenclature aurait pas de sens dans cet exposé consacré à la Guirlande de Flore, elle est habilitée à la réputation maléfique du paulhélier Kronos, père de tous les dieux de l'Olympe.

Mars, le petit maléfique, n'est guère plus heureux dans ses attributs floraux. Il gouverne quantité de simples et de végétaux aux propriétés vénéneuses, aux pétales aux parfums âcres, bora de propos dans notre étude. Comme le printemps, dont il est l'émissaire, ses fleurs sont parfois « rouges et ardeur guerrière, évoquant l'ardeur et de la lutte. La symbologie en l'incertitude de la langage des fleurs est frappante dans le Jardin des Fleurs. C'est l'anémone, avec ses gammes de perfidie et d'attachement, toute ondeuil, mécérance et d'attachement, toute endeuillée de violet sombre, la fatale ardeur de sa rose rouge, la verdeur bénéfiasante de ses feuilles, et le blanc lutte avec un rose pâlotant, insertain. Du cœur d'un noir habitant, il symbolise l'énergie indomptable et la plante guerrière. Celle-ci est sa force représentée par le houx superbe au feuillage brillant et agressif, par l'ultère bellade, aux fruits mortels, par l'aconit, par le gubre, et par la bruyère, fleur que de la guerre, et tous les tribus belliqueuses des Celtes (Kerlin, le pays des Celtes, et les Celtes ou Celtes, les tribus belliqueuses des Celtes, les tribus belliqueuses des Celtes, les tribus belliqueuses des

LA FIN DE REMBRANDT

★

Le poète et critique d'art Vanderpyl vient de terminer un REMBRANDT encore inédit. Le « Goéland » est heureux de donner à ses lecteurs la primeur d'importants fragments du dernier chapitre de son livre.

Oui, je sais bien. Tout le monde ne peut pas être prophète, ou apôtre... le bois devienDrait cher pour les croix.

MULTATULI :
(*Max Havelaar*).

Le hasard veut que j'en sois au dernier chapitre de ce livre, le sois même qui suit les royales funérailles à travers Paris du Général Leclerc.

Comment ont été portés, dans le caveau de la Westerkerk, les restes de Rembrandt qui meurt le 4 octobre 1669 ?

Probablement pas comme ceux d'un pauvre, ce qui aurait valu les plus magnifiques honneurs, les honneurs accordés aux Saints, mais comme ceux de n'importe qui dont les descendants se trouvent en état de « faire le nécessaire ». Je n'ai jamais pu découvrir des détails sur cet ensevelissement et les circonstances qui l'entourèrent, sauf qu'au lendemain du décès, arrive en coup de vent, à la demeure du mort, Magdalena van Loo qui, veuve de Titus, est mère d'une fille, née après la mort de l'époux, âgée de quelques mois et qui reçoit le baptême sous le nom de Titia. En l'absence de Cornelia, la fille d'Hendrikje — qui, de tout son pouvoir, s'occupait du ménage de son père dont elle ne porte pas le nom et qui, comme le suppose Jan Veth, s'est sans doute cachée en un petit coin tranquille de l'habitation, afin de ne pas être témoin d'une aussi pénible démonstration de bas égoïsme — la bru du peintre interpelle la servante et lui demande s'il n'y a pas d'argent à la maison ? Sur la réponse négative de la domestique affirmant en plus que, selon le dire même du maître, c'était avec ses moyens personnels que Cornélia le faisait vivre, la visiteuse, perplexe, s'informe si son beau-père n'avait pas pris les pièces d'or de certaines caisses plus que la moitié lui en revient. Et elle finit par en exiger la clef, y prend un sac et se sauve... C'est vraiment du Balzac avant la lettre.

Les Pays-Bas n'ont rien à envier aux autres nations civilisées ! Il sous le rapport de l'ingratitude vis-à-vis de leurs grands hommes. Vincent van Gogh est allé se suicider dans un champ de France. Un autre nom lui vient aussi sur les lèvres. Il n'a rien à voir avec la peinture, mais autant que Rembrandt — et bien plus que l'exilé d'Arles et d'Auvers — avec l'histoire des Pays-Bas. C'est celui de Douwes Dekker « moins inconnu » sous le pseudonyme de Multatuli (1), un des plus grands et plus originaux écrivains de langue néerlandaise qui, persécuté par les gazettes et les littérateurs officiels, méprisé dans sa patrie, mourut en Allemagne il y a seulement une soixantaine d'années.

Pour nous, le cas de Multatuli qui, autant que Nietzsche, descend, l'un comme un Hollandais, l'autre comme un Prussien, de l'autre côté de la France, Multatuli qui, bien qu'appartenant à la génération romantique (il naît en 1820) saute directement des idées stendhaliennes aux convictions réalistes qui mirent fin à l'extravagance byronienne, pour nous, le cas de Multatuli est d'une haute importance.

Je pourrais établir un choix de citations au point de leur donner le volume d'un recueil, pensées exactement en harmonie avec l'art de Rembrandt, dont chaque œuvre déborde de généreuse réflexion et de réalisme évangélique, même lorsqu'il confie son pinceau à la mythologie.

Tout ainsi que Rembrandt, Multatuli (qui ne la pratique peut-être pas dans un sens religieux) *vit* la bible. Les peintures de l'un, les paraboles de l'autre, par leur style, par leurs sources, par leur lyrisme, par leur implacable humanité se complètent. Lisez dans *Max Havelaar* qui, en même temps qu'un roman où circulent, se croisent, se remoulent des détails, chent des dizaines de pensées inattendues — nous sommes en 1860 — est un pamphlet vengeur, écrasant contre les méthodes d'entendre les affaires de la *Société de Commerce Néerlandaise*, lisez-y le poème en prose du *Tailleur de pierre* qui, successivement demande à son ange-gardien — et les obtient — la richesse, la royauté, la puissance du soleil, celle du nuage qui voile le soleil, puis celle du rocher qui lui résiste, à lui et à ses pairs, pour finir par ne vouloir rester que tailleur de pierre, car, en fin de compte, l'homme vient à bout du rocher et venir à bout du rocher est son destin...

Voici, en autres rôles ces deux Hollandais : voici le Rembrandt que nous connaissons si bien, dans son dominant souci de faire agir physiquement les gens, les bêtes, les ciels de sa toile et panneaux... et un Multatuli qui, prenant la parole, se révèle critique d'art. Dans une conversation — toujours dans son même roman de *Havelaar* — parlant de l'incessante mobilité de la nature, le personnage principal en arrive à se moquer de la peinture historique : il prend comme exemple un tableau qui représente la décapitation de Marie Stuart : « à force de le regarder, dit-il, vous aurez au bout de deux minutes, mal au bras droit par sympathie pour le bourreau tenant en l'air, depuis déjà si longtemps, sa lourde lame d'acier qui ne tombe toujours pas sur le cou dénudé de la reine d'Ecosse — toujours vous sentirez aussi plein de pitié pour celle-ci, non pas parce qu'elle doit avoir la tête tranchée, mais à cause de l'inutile prolongement de sa souffrance, en la laissant attendre — et en quelle position incommode — le geste définitif de l'exécuteur... Il vous vient l'envie de crier : « Frappez donc, pour l'amour de Dieu et finissez-en ! »

Ces lignes sont tout le procès entre les tant admirés « Repas des Gardes Civiques » et la *Ronde de Nuit*, dans du monumental immobilité, l'autre toute vie et action, depuis l'éclairage répandu sur le groupe des volontaires jusques aux moins en vue des éléments qui les composent.

Comme Multatuli qui prévoit le côté artificiel d'un présumptueux avenir lorsqu'il raconte « qu'un beau jour, un cavalier étant tombé de son cheval, tous ceux qui depuis tombèrent de cheval, s'imitèrent scrupuleusement », comme Multatuli, Rembrandt est au-dessus de son temps : Watteau, Chardin, Fragonard, Goya, toute la peinture postérieure à la sienne et lorsqu'elle se refuse à un retour aux classiques ou à n'être qu'un détail d'ameublement, lui doit le meilleur de sa technique, de sa pénétration plastique, de son dessin épousant l'atmosphère d'un lyrisme qui passe la rhétorique, d'un « réalisme qui pèse la matière dans la balance chromatique ».

En fait d'autographes, nous n'avons pas grand chose de la main de Rembrandt : quelques annotations peut-être, toujours d'une élégante écriture (le connaît-il pas intimement Cornélie, le calligraphe à la mode ?) et parfois des signatures, dessinées, si sous le portrait à la capeline de Saskia van Uylenburg, sa fiancée... et certain distique jeté sur une page d'album le mois même de son mariage.

De « mémoires », d'un « journal » ou de ce qui en tiendrait lieu, il n'existe pas trace. Rembrandt, sans l'écrire, raconte cependant, jour par jour presque, sa nerveuse et active existence : sa production picturale, ses nombreuses eaux-fortes y suffisent ; on n'aurait qu'à suivre le quotidien choix d'un sujet pour connaître ses états d'âme, si nous n'avions, en plus, plusieurs de ses portraits par lui-même, s'il n'avait pas fait poser continuellement les femmes qu'il a aimées ou des membres de sa famille. Les quelques rares que possède le Louvre, si elles se trouvaient réunies en une seule salle sous un jour honnête — bien qu'il y manque payages, marines, natures-mortes — pourraient nous contenter : on y lirait non pas une biographie complète, mais un abrégé assez fourni cependant pour que — depuis les rêves printiers qui animent les premiers portraits — nous puissions faire le tour du mage qui régit une volonté de la qualité la plus haute, tout au service d'une ambition intégrale, irréfutablement, inépuisablement originale ; d'une vaillance qui fera que Rembrandt attendra l'heure de Dieu debout, pinceau en main.

Entre les deux visages qu'il laissa de lui, il y en a un (1 bis) qui nous bouleverse dans un sens inattendu : là devant nous Rembrandt rit... et de quel rire stupéfiant !

Entre-temps, Hendrickje est morte depuis combien de temps ? Il pense à elle sans cesse, à ses longues poses, à ses longues promenades, à ses fatigues aux champs où elle faisait d'un peu de nourriture et de ses outils, il travaillait d'après nature. Oui. Mais avait osé vivre avec une concubine et sans la cacher ? Pour se permettre pareilles inconvenances, il faut pouvoir les payer, en ce pays où l'on n'a à la bouche que le mot « liberté »... Les classes supérieures n'admettent que les bâtards « du sang », comme disent les Français. Le syndic n'est-il pas allé jusqu'à défendre à cette pauvre femme de paraître à la sainte Table. Sa fille qui ne porte pas son nom, presqu'une enfant encore, veille sur lui, comme les filleules savent être femmes avant l'âge. Et Titus

La Crucifixion (REMBRANDT)
Rembrandt s'est représenté lui-même dans le bourreau qui lève la croix

est malade, peut-être mourant ? Il se souvient du portrait de son fils qu'il fit il y a au moins dix ans. Non plus que cela... Ce portrait où ce garçon d'une si charmante intelligence sourit en lisant (2).

Dans la maison règne le silence. Tout à coup le vieil homme se surprend dans la glace, en train de rire, mais pas comme Titus. Ridé comme une pomme d'hiver, son visage aux traits creusés et que déforme un rictus d'obsédé, exprime une sorte de joie de dément ; en se regardant, en s'imitant sur le miroir tendu que le peintre couvre hâtivement, la grimace s'accentue. Il est seul, a toujours été seul avec sa vision, son mystère, sa foi. Tout est illusion dans cette ville d'escroqueurs. Les toiles y seront la proie des rats, les rats des canaux dont l'eau stagne, dont la vase n'est qu'excréments. Il se jette des couleurs à la figure, ses dents qui lui restent. Un peu d'or solaire tombe du pinceau sur l'épaule. Le portrait est fini (3).

⁂

La nuit tombe. Il est fatigué, n'allume pas les chandelles fixées dans leurs plateaux de cuivre. Il rêve. Les couleurs d'un crépuscule de fin d'été adoucissent son masque ; l'ombre semble l'arrondir. Rien de précis ne se passe en son songe. C'est un enchevêtrement de faits et de fictions où se confondent Amsterdam et Jérusalem, les Espagnols et les Romains, ses femmes et celles du Vieux Testament, Homère et l'Aristote et Vondel : tout devient le présent : voilà comme ce vieux juriste d'Utrecht, le collectionneur Van Buchel qui se mêle à la danse, lui fait des signes moqueurs : « Eh ! eh ! l'avais-je prédit ? Ma femme a brûlé dans l'enfer ! Tu m'enterrer tout bien prématuré. Eus-je raison ? » Et c'est Abraham Francen qui opine du bonnet : Son cauchemar l'oppresse ; il a l'impression qu'un marteau sur lui le frappe sans cesse. Tout ce monde qui le serre de près que lui veut-il ? D'un effort violent du bras il retrouve une position plus confortable... et se réveille.

La porte s'ouvre. Souriant-ménagère comprend qu'il est assoupi. Elle avance sur la pointe des pieds. Le souper attend. Elle le baise au front.

Quand il se trouve assis à table, ses regards errent sur les quelques tableaux, la plupart sans cadres, accrochés aux murs de la salle. Ce sont son fils et Hendrickje auxquels il les doit, quelques-uns de ses élèves qui inventé par eux pour faire vivre le ménage... Par économie, il n'y a que deux petites flammes dans le lustre de cuivre suspendu à la poutre centrale et il y a de la peine à reconnaître le Holbein en face de lui, ce Holbein sauvé par une habile manœuvre de Titus.

On frappe à la porte de la maison. Ce n'était donc assurément pas Francen qui, tout à l'heure rejoignit les spectres d'un mauvais sommeil. Car se voilà qui sera le tuteur de Cornélia. C'est certainement par testament. Le savant et servisible pharmacien vient donner des nouvelles du malade que soigne un des médecins dont le perniveau commercialisé. L'intérêt de chacun semble assez s'accommoder de la perte d'une indépendance commune. Les Pays-Bas s'apprêtent à devenir la plus puissante des firmes coloniales du globe.

Et leur art aura bientôt atteint un niveau correspondant...

Une pile de cadres sur marbre, à droite de l'orgue, entre la deuxième et troisième fenêtre de la Westerkerk, sont inscrits ces mots : *Ci-gît Rembrandt Harmenszoon van Rijn, né le 15 juillet 1606, mort le 4 octobre 1669.*

Des maisons qu'habita le peintre rien ne subsiste. Une pierre incrustée dans la façade de l'immeuble du Rozengracht N° 184, mais rien ne prend qu'à cet endroit fut la dernière demeure du plus génial des Hollandais.

VANDERPYL.

(1) Mes citations de Multatuli sont, à peu près sans exception, prises dans l'excellente et complète traduction du roman **Max Havelaar**, par E. Mousset (édit. de la Toison d'Or).
(1 bis) à Cologne
(2) à Vienne.
(3) Malgré qui, on se remémore devant le portrait du **Rembrandt qui rit**, une des têtes de fou faites par Géricault à la Salpêtrière et à Londres.

Montherlant vivant

★

Montherlant, dont le Maître de Santiago est salué par la presse avec un enthousiasme unanime, partagé par le public, est rentré aussi dans l'actualité avec un choix d'extraits de ses Carnets, en édition unique — un second volume devant paraître — et un magnifique Malatesta, *qui sortira bientôt en édition originale.*

Montherlant, comme Jean Cocteau, boude et refuse sa légende, qui pourrait toujours singulièrement quand on l'aborde amicalement ; il n'y a pas d'homme plus simple, plus charmant, plus dévoué, et plus spontané dans ce dévouement. Mais comment nier qu'il se complaît parfois à la créer, cette légende, et à dessiner, avec certains de ses héros, sa propre caricature. Costals, par exemple, n'est-ce pas un Montherlant volontairement poussé au noir ? Il se défend d'être de ces écrivains qui ne se réalisent que dans leurs livres, mais en un certain sens, il est cela ; mettons qu'il n'y réalise que ces virtualités qu'il n'ose pas toujours traduire dans sa vie. Je me hâte de dire : pas toujours, car avec lui, on ne sait jamais ! Dès lors, on a raison, on a des chances de mettre « dans le mille » quoi qu'on écrive sur Montherlant. Car, il est tout, concilliant en lui, tant bien que mal et souvent plutôt mal que bien, et d'autres fois harmonieusement, les tendances les plus opposées et cependant les plus sincères.

Je le lui dis en riant : il y a bien des symboles pour caractériser cette psychologie étrange, ces contradictions audacieuses : une analyse graphologique par exemple, où vous avez toujours les vertus exactement contraires à vos défauts, et vice-versa ! Nous autres, humbles mortels, nous nous nous efforçons d'élaguer en nous nous aussi nos complexités, mais ce qui dépasse fâcheusement, de discipliner et de coordonner nos élans.

Montherlant, lui, va toujours jusqu'au bout de ses velléités, et cela donne des résultats souvent singuliers, voire... ahurissants. Il couvre de sarcasmes le christianisme, mais le lendemain il écrit une pièce religieuse : et c'est Port-Royal, *qu'il se refuse à donner autrement qu'en posthume, et c'est* le Maître de Santiago, *qui, avant de triompher chez Hébertot, fut créé dans une institution religieuse de jeunes filles, en province. Le « Fadoro çà, ça fait très Racine », m'écrivait l'auteur, plaisamment, ajoutant que la créatrice du rôle de Mariana n'avait pas quinze ans, et était « très forte en grec »!). L'auteur des Jeunes Filles, joué par des jeunes filles, quelle saveur dans tout cela !*

Il n'aime pas la nature, mais il chérit tout ce qui est « naturel », et les bêtes en particulier. Il aime à fustiger les gens, mais il les défend avec énergie d'être misanthrope. Ce qui dénierait cet logique : on ne châtie que ce que l'on aime, l'indifférence ne châtie point. « Et je me disais que, si merveilleuses que fussent les étoiles, j'aimais encore mieux les lumières des hommes » (Carnets). Il est capable de l'extrême bien, et « prompt à se retourner » vers le contraire du bien pour une chiquenaude (et peut-être tout simplement parce qu'on ne sait pas le prendre, comme un de ces chats qu'il adore, toujours prêts à passer de la caresse au coup de patte). Et tous ces élans et ces retournements presque toujours conditionnés par les « êtres », « Tout vient des êtres », pour lui — l'a-t-il assez répété ! — « et y retourne ».

Ce contempteur des femmes n'aime — ou presque — que les livres de femmes, parce qu'il y trouve le « chant profond », parce qu'ils sont « humains » ! Il en a toujours un à vous vanter, et avec quelle chaleur !

Tout cela compose, après tout, ce qu'il faut bien appeler le « charme » de Montherlant, ce je ne sais quoi qui fait avaler à un nombreux public le déplaisant avec le plaisant, sa désinvolture, sa fantaisie, son aisance, sa race... Dans un monde de plus en plus conformiste et « engagé », l'outsider, s'il est de qualité, garde des chances d'être élu et préféré dans bien des esprits.

On retrouve ce Montherlant si divers à l'état pur, si je puis dire, dans le tout-venant des Carnets ; il y est dans sa « musique », au sens barrésien. C'est Montherlant sur le vif, Montherlant vivant.

Je lui parle du 25e anniversaire de la publication du Songe, *et lui rappelle le saisissement qui accueillit ce livre torrentiel, première traduction d'une personnalité intense. « Vivante », dit-il modestement (il trouve le livre « trop chargé de littérature »). Et il ajoute qu'il s'efforce de créer des personnages vivants. Il y parvient. Vivants, les héros de son théâtre ; comme ils restent gravés en nous, et ses héroïnes si charmantes, dont les « vraies » jeunes filles, l'Infante Mariana, et l'exquise Inès, et la fidèle Isotta de Rimini.*

Comme nous parlons de ce théâtre, je lui demande une dédicace pour mon exemplaire de la Reine Morte. *Il rêve un instant et il écrit en riant : « ...cette Reine Morte, le seul de mes livres, avec* Les Célibataires, *pour lequel je n'ai pas été insulté ». Et comment ne le serait-il pas, cet homme double, triple, quadruple, tellement fidèle à lui-même, en agissant ainsi, et qui refuse tout engagement, temporel ou spirituel ? L'ancien dieu slave Svarocid avait quatre visages ; on peut regarder à la fois les quatre côtés du monde. J'ai toujours pensé que le double visage était bien trop peu ». (Carnets).*

— Vraiment, n'éprouvez-vous jamais le besoin de fondre, d'unifier toutes vos tendances dans... un culte, un amour ?

— Non. Mon unité, c'est cette diversité même. C'est celle de la vie.

Là-dessus, j'ai découvert, entre certains textes de Miller et les siens, des ressemblances étonnantes.

Miller. *« Le premier mot, qui vient sous la plume de quiconque, a fini par se trouver lui-même, par trouver son rythme, qui est le rythme de la vie, ce premier mot c'est oui ».*

« O monde, je veux ce que tu veux ! » s'écrait le jeune Montherlant. Il n'est pas sûr de ce bien qu'il croit, celui qui vit en esprit d'éternité, d'acceptation et d'adhésion. « Ce que je veux, c'est élargir en moi l'enfant (...), je veux m'enfoncer dans le royaume super-infantile de l'être... Je n'ai rien à faire avec la machinerie grinçante du mécanisme, n'appartiens à la terre ! Je le dis, couché sur mon oreiller, et je peux sentir les cornes qui germent à mes tempes... » (Miller).

Et je crois entendre l'auteur de La petite 19 : *« Ah !... tu vois bien que peu à peu ma tête se tourne. Comme naguère, quand j'étais tant rêveur près du lac Maeotis. Et les bouvreuils me domptaient à la fronde, je couché dans la rosée nocturne, j'envoyais au-dessus des marécages mes cornes couvertes de passereaux qui dormais ».*

Henry Miller, Henry de Montherlant, quelle rencontre ! « Car il n'est croit, celui qui vit en esprit d'éternité, d'acceptation et d'adhésion. « Ce que je veux, c'est élargir en moi l'enfant (...), je veux m'enfoncer dans le royaume super-infantile de l'être... Je n'ai rien à faire avec la machinerie grinçante du mécanisme, n'appartiens à la terre ! Je le dis, couché sur mon oreiller, et je peux sentir les cornes

Montherlant est un homme qui vit pour lui-même et dans l'éternel : on ne peut le comprendre qu'à cette lumière. Mais cela ne veut pas dire qu'il y est muré, et je pense au contraire, avec le critique de Miller, que c'est le moyen de « rejoindre l'homme vrai, de retrouver le secret d'une fraternité plus haute, plus profonde... » (1)

Montherlant, c'est la vie. Elle nous enchante, nous berce, nous transporte, nous déçoit, nous malmène, nous irrite, elle est contradictoire, contrariante, obscure, riche, magnifique, absurde... — et nous l'aimons malgré tout, malgré tout, — parce qu'elle est la Vie.

Jeanne SANDELION.

(1) J. de Laprade.

DEUX POÈMES EN PROSE

★

LA DAME DU PORTILLON

Borne ou tambour à première vue et de loin, mais à vrai dire pour la Compagnie, la sentinelle assise dans sa guérite, sa demi guérite ou son quart de guérite contre les courants d'air.

Son calot de soldat lui donne plutôt un aspect de concierge numérotée.

Dans sa main droite au poignet fatigué, elle tient un cassenoix qui fait des trous automatiquement, au bord des cartons d'usage, lorsqu'un être anonyme après un autre se présente pour voyager, sous la terre métropolitaine.

La dame du portillon jamais ne parvient à terminer la chaussette de laine qu'elle tricote depuis des années.

Chaque voyageur cependant n'est qu'un confetti.

La dame du portillon vit sans joie près d'un petit tas de confetti.

Marcel SAUVAGE.

LE CHIFFONNIER

Les détachements de boueux vont sur leurs voitures blindées dans le matin embarrassé du brouillard que traînent blanches et noirs le garçon laitier télégraphiste du café au lait et la crémière aux mains de lavandière.

Taisez-vous ! je suis le duc du Crochet.

Horrible ! mais magnifique ! mais plein de poils !

Victor Hugo est caché dans ma barbe, Eugène Sue est blotti sous ma casquette et le Juif-errant ne me quitte plus depuis qu'il m'a prêté sa jaquette.

Que de cendres Sainte Gadoue ! Que de cendres !

Grise et fine... Tous les locataires se sont fait incinérer cette nuit après un grand festin. Ma barbe est un columbarium.

Rouge carapace, corail hérissé, et ton œil noir, homard.

Tout n'a pas brûlé ni les petits tibias des poulets.

Les crimes mouillés d'ordure, la tête de l'assassin couverte de marc de café. Le nouveau président du conseil a un collier de tripes de volaille : on ne quêtera plus pour les soupes populaires, toutes les boîtes sont là désespérées.

Ma compagne est toute en robe pleine de cendres aussi. Elle a pris ses yeux il y a longtemps dans une énorme tête de colin ; si vous entendez sa voix, vous serez changé en comptoir de zinc.

Quand elle est amoureuse, les balayeuses mécaniques s'enfuient épouvantées, les gardiens de squares s'enferment dans leurs kiosques ; elle trousse très haut ses magnifiques jupons et tous les percolateurs sifflent sa jeunesse revenue ; sa main brune de gitane me tend la grosse émeraude retrouvée.

Quand le brouillard se dissipe nous nous raidissons, les becs de gaz nous entourent, nous frappons trois fois le bitume du talon, nos hottes nous quittent et rentrent chez le boulanger. Quand les becs de gaz ont regagné leur place, nous avons disparu. C'est un mystère.

Edouard DEGAINE.
Paris 1936

DERNIÈRES LECTURES

★

L'Enchantement (Pierre Clairac) Collection Clarté, Aurillac. — Roman un peu gris nous évoquant la mélancolique aventure d'un bredin qui revient au pays natal, tout de suite amoureux d'une fillette et qui doit abdiquer devant l'amour qu'un jeune fils éprouve pour elle. Mais avide de cette « grande vie » où vont se briser les vieux tabous et les phalènes provinciales. Çà et là quelques pages sur la dune, de la mer et de ses sortilèges plus « sensibles » qu'elles n'y paraissent aux méditations de la Bourse la rumeur de la marée montante. Un « homme d'affaires » qui se « repose » en « s'occupant bruyamment qu'il a une âme. Rien que pour cet excellent passage, et pour quelques autres, le livre vaut d'être lu. Mais les « exilés » du monde moderne, qui entre deux bordereaux, ou deux extraits d'inventaire, rêvent de la jeunesse éternelle de la mer.

Réalités (Anne-Marie Goulinat) Editions Rouquand. — Poèmes sur la guerre et l'exode, dans une langue d'hier, et même d'avant-hier ! « **La vérité plus forte que l'erreur — Contrôlera bien des tyrans la fureur...** » Des événements aussi prodigieux que ceux qui se déroulent sous nos yeux doivent-ils se traduire par des poèmes pas être enchâssés dans la langue de Chénier ou de Boileau ceulement la victoire de Namur.

Le Long des Chemins (Huguette Auscher) sans lieu d'édition. — Quelques banalités, mais de l'aisance et même de l'élégance. Un bon poème sur **L'Ange de Reims** « masque de pureté céleste », qui « garde sa chacun de nos crimes — Le regret d'être sans péché », et cela se termine par ce beau vers : « **C'est le cœur de l'Humanité — Qui bat dans ma gangue de pierre** ».

Romance à Trois (Jean Lazare). Préface de Sylvain Lemeur. Tirage confidentiel. On comprend que Fombeure ait accepté de « préfacer » ces charmantes « croquis » qui se rapprochent de ceux dont la fraîcheur est évidente. Il en prédit d'ailleurs pour tomber sur les critiques pommelés et pommelées « aux cœurs qui refuse tout net d'appartenir. Quant à refaire « la corvée de quatrier » comme tout le monde, Jean Lazare n'a rien que pour faire enrager Maurice Fombeure, me retrouver au temps où Marcelin des Legis Chef, je ressentait tous « Hions » de la Bastierie à mes amis les poètes.

Il y a des « pommelés » et d'autres qui méritent des ménagements. Et le poète au crémeau est un non-sens. « Un épigramme Fontanel » ne peut rien, et leurs Jean Lazare l'a bien senti, quand il écrit dans « Tempo de ce temps » : « **Mes mains, voilà ! Mes Serfies dans les cuivres aigres — Demain, comme grands enfants — Soldats, vous tiendrez** ».

Il existe « Poèmes à Dieu » (Préface de Sylvain Lemeur). Préface de Thémbo) Préface de Philes Lebesgue. Les Reflets Littéraires. — « Les vrais pioneers ne se mettent point ». Affirme dans sa préface Philes Lebesgue. Je n'en suis pas très sûr. Sans parler des requins qui surveillent leur affaire, les Mme Rogers Berrou de Trémeoc, « dont l'âme est une bergère », et qui nous montrent des « merdes » qui ne demandaient que nous avons déjà entendues quelque part. Je l'aime mieux, malgré son « bibelot » dans certains vers de sens « Chant d'Amour ».

Clartés sur la Montagne (Jean Cambère) Illustrations de Geneviève Jean Cambère. Sinfonia, 65, av. Charles Duponchel, Nice. — Je sais bien que la montagne est monotone comme la mer, et même en vérité, plus monotone que la mer, surtout quand aucune présence humaine ne vient en animer le décor. Devant ces forêts et ces gouffres, ces troupeaux de « chèvres ces troupeaux », dont Jean Cambère, non sans lyrisme, essaie de nous rendre la spleen, deur, on se laisse aller au pessimisme lui-même, à l'instar de la Mer de Glace. C'est pourquoi nos préférences dans ce Clartés sur la Montagne » bulletin sont indéniablement très nobles — « et à ces « Clarines » qui à ce « cri de mort » ajoutent « de voix humaines, et surtout à cette « Ode à cette crépusculaire des « Chalets » de montagne, qui est, à mon sens, le morceau le plus beau, le plus de ce recueil. Beau un vrai montagnard à pu le bien décrire ce dialogue d'étoiles entre le ciel et notre vallée de larmes, et la nuitée calme, au dessus des toits ombreux, de ces fumées qui s'élèvent dans l'air « comme des cierges sur ces ses vagues laines — extasiées — qui se ravisent du sérieux... »

Les Filles de la Sagesse (M. Th. Le Moign Klipfel) Grasset. — Dans cet ouvrage tant consacré à sainte Thérèse Le Moigh nous montre qu'elle est aussi poète, nous avons été heureux de trouver une évocation vivante et pittoresque du même Le Moigh nous montre qu'elle est aussi poète, et « les plus déconcertants » de notre terre bretonne. Le Bienheureux Grignion de Montfort, inventeur de la dévotion à « la Bonne Mère », qui « s'apparente à Saint Alexis et Saint Benoît Labre », et dont le personnage social et religieux a d'évidentes affinités avec celui de « Monsieur Vincent », admirer des galères, et serviteur des pauvres. Celui-ci fonda l'ordre des Filles de la Charité. Celui-là, qui fut aumônier de l'Hôpital de Poitiers, et dormait à côté des scrofuleux, comme Julien l'Hospitalier, fut à l'origine des Filles de la Sagesse. Lutteur infatigable, homme d'action et d'idéal, comme le sont souvent les « gars » de notre province, il fit à pied des voyages incroyables, et sans un liard en poche, muni seulement de son breviaire et de son bâton de pèlerin, il alla de Poitiers à Rome, pour saluer le pape Clément XI. Ce « missionnaire », comme on le voit, fut surtout un « pauvre » principalement à ce peuple bigarré des faubourgs, où le bel social est particulièrement bédéraillé. Les Filles de la Sagesse mêmes vinrent à lui, séduits par la merveilleuse innocence de son cœur.

Une nonnette, Thérèse Le Moign « ce n'était pas seulement le pauvre corps marmoréen qui s'adressait la compassion du Saint, c'était l'âme entière qui s'offrait de guérir, quand elle était gangrenée de l'orgueil et de révolte. Il savait donner un sens à la souffrance, il était de l'union avec le Crucifié du Golgotha ».

Un Mauvais Garçon Rien (Roger Bésus) Editions Arc-en-Ciel, Paris. — Cet homme que nous présente Roger Bésus, n'a absolument rien de commun avec le Bienheureux Grignion de Montfort. « Il est « mortel », au cœur sensible et versatile « qui ne demande qu'à se laisser vivre ». Et l'auteur lui-même, des « ressources de l'Invisible ». Médecin de quartier dans la ville du Havre, il vit sur les quais, parmi les brasseurs d'affaires, des ouvrières, des malades plus ou moins « misérables », et trois « Rien » qui ne valent pas, ne valent guère mieux. Pour ne pas avoir au gardier la plus intéressante d'entre elles, il faut rester dans les sphères du « Rien » des sens, après avoir, par moments, étreint dans ses bras un fantôme de bonheur.

Il existe « Rien » et « Rien ». Je demande Roger Bésus ? Terrible question à laquelle on ne pourrait vraiment répondre qu'en traduisant le théâtre mystérieux de la « réversibilité ».

Ce sont de ces livres, parfois un peu compacts avec une impression d'immense amertume. Il n'en faut pas moins reconnaître que ce « mauvais garçon » a une compréhension assez mâle du « fatum » de la vie passionnelle, et un talent de peintre vigoureux et pittoresque. Le Havre tel dégénérant du Havre au point du jour.

Images d'un Kazu (André Fontanel) Editions du Gué Clair. — Il le peut André Fontanel nous raconte l'aventure très « poignante du Lieutenant aviateur Robert Dolley, engagé en Indo-Chine à la R.A.F. qui trouva la mort à 26 ans dans un bombardement en plein jour à pendant les combats de la Libération.

« Le temps fuit, comme l'écrit André Fontanel dans un poème intitulé « A Ami ». Chacun doit retourner à la terre magnifière — en pleine terre comme vous. Ou — ou — ou —

Invocation

★

Je l'ai longtemps attendu, il m'arrive de l'attendre encore.

C'est dans la campagne toute mouillée d'automne que, ce soir, en me promenant, j'ai pris conscience de l'élan, de la force de mon désir de toi.

Quelquefois, j'ai bien cru te rencontrer dans la foule anonyme et j'ai été attentive à certains gestes, à certains signes, à certains de sourire : quelquefois je rencontrais un passant qui avait cet air à d'ailleurs, il est le que tu disais : « Mais c'est peut-être lui ! » Non ce n'était pas toi, je sais que tu te serais arrêté.

J'ai cru respirer ton âme. Non, ce n'était pas encore toi, la tienne serait plus secrète, plus entière, plus vraiment mystérieuse tout en m'étant familière. J'ai c'est étrange, ce besoin que j'éprouve de ton existence.

Ce soir encore, le front écrasé contre la vitre, je regardais toute cette campagne dont je suis amoureuse disparaître dans le brouillard : il y avait des arbres qui protestaient, qui refusaient de se confondre avec la nuit ; et le pont au-dessus de la rivière devenait de plus en plus illusoire, de plus en plus immatériel ; tout le paysage s'éloignait et en ne voyait plus qu'un petit coin de route bien nettement éclairé ; je n'aurais pas été surprise de te voir apparaître sur ce coin de route.

Le vent battant, j'aurais fermé les rideaux et je serais restée debout dans la pièce, comme si j'avais soudain perdu le sens du mouvement.

Tu serais entré avec hâte comme quelqu'un qui en a l'habitude, j'aurais tenu dans mes bras ton manteau humide de brouillard et je t'aurais dit :

« Comme tu es en retard ».

⁂

Nous n'aurions pas besoin d'autres paroles, je te prendrais la main comme je conduire près du feu, on ai contraire loin de la lumière ; tu as dans mes cheveux des plumes qui se sont réservées « un fauteuil qui ne reconnaîtrait et que tu reconnaîtrais aussi, certains objets se trouvent dessus sur des tables pour que ton regard s'y appuie. J'ai réservé un étroit passage libre de meubles pour que tu aimes venir : ne te prendrait-il pas la fantaisie de t'y promener, tout en me parlant ?

Je te te contemplerais pas avidement. Non. D'ailleurs, c'est curieux, ton visage n'a pas de forme pour moi, pas d'expression, à peine un regard. Je l'éprouve pas le plus petit intérêt pour le visage que tu aurais, il m'est à peu près indifferent.

Voilà-tu, j'ai avant tout besoin d'une certaine qualité de gestes et de paroles, de gestes surtout. C'est cette qualité qui m'est nécessaire que je sais qu'elle correspond à une certaine qualité d'âme.

⁂

Le vent se lèverait. Il n'y aurait presque pas d'étoiles et, en regardant à travers la vitre, nous verrions tout à coup s'animer du multiples formes au dehors des arbres d'espèces différentes se mettraient à danser les uns avec les autres, avec de grands bruits de branches et de feuilles, de feuilles vivantes, de feuilles rieuses, de feuilles jeunes, de feuilles tourmentées de toutes les couleurs ; et le pont aussi se mettrait à danser au-dessus de la rivière. Avec majesté, avec sérénité, majestueusement, les arbres se mettraient à crier :

« Est-ce que tu nous reconnais, est-ce que vous nous reconnaissez ?... nous sommes les fougères... nous sommes les sureaux, nous sommes les frênes... nous participons à la fête... »

Nous écouterions extasiés toutes ces voix, tous ces appels, toutes ces rumeurs de la campagne en fête et nous abandonnerions enfin la fenêtre magique

Après un moment de silence, il ferait soudain paisible et doux dans nos cœurs... tu sourirais en te retournant vers moi et tu me dirais :

« Tu te souviens ? »

Et je me souviendrais si bien... je me souviendrais du passé le plus reculé et des rêves très anciens et de tous les détails des autres vies ; nous demeurerions longtemps silent, nous nous regarderions merveilleusement, en êtres pas tout à fait humains, et cependant si sensibles !

Et puis l'heure viendrait tout de même de ton départ... je te ronvrirais la porte, et la nuit te reprendrait... pourquoi pas ?

Je saurais que tu existes...

Yvette LE MEUR.

Échos des Lettres et des Arts

« *Le grand penseur et philosophe russe Nicolas Berdiaeff vient de mourir à Clamart. Nous avons signalé, dans un précédent Goéland, un de ses derniers ouvrages,* Dialectique Existentielle de l'Humain et du Divin, *où l'auteur allie à une pensée profonde, et souvent novatrice, des dons indéniables de styliste. Il avait annoncé les bouleversements sociaux, et la confusion des valeurs intellectuelles, dont nous sommes aujourd'hui les témoins, dans un livre extrêmement remarquable,* L'Ère Nouvelle. Moyen-Age. *Ouvrage capital qui est un des témoignages les plus aigus sur le « terminus », dont les signes avant-courureurs se succèdent devant nos yeux, à la vitesse Grand V, accélération Gamma, depuis un tiers de siècle.*

— *Notre excellent confrère, Xavier Brenot, directeur de l'*Echo Malouin, *a succombé à une embolie, le soir du 29 Février. Au début de sa carrière journalistique, il avait travaillé sous les ordres de Clemenceau. A cette influence vint s'ajouter celle de Léon Daudet, qu'il lisait et relisait sans cesse, et dont il récitait par cœur de nombreux passages. Ce fut un fin lettré et un esprit curieux, non exempt de brusquerie, et parfois même d'entêtement faisant l'injustice. Il était sur le fondation de notre « feuille de poésie et d'art ».*

— *Nous avons commémoré le 5 février dernier le premier anniversaire de la mort du peintre Edmond Sigfried. Il ne nous quitte pas cependant. Dans la Tour du Vent, où quelques-unes de ses toiles attestent sa survivance, il nous suffit de regarder tel bouquet de roses rouges, tel paysage de l'Ile-de-France, pour évoquer son visage pensif et la lumière inoubliable de son regard.*

— *Nous avons reçu d'une inconnue, Mme Jacqueline Flory, un émouvant témoignage dont nous détachons ce passage :*

« *Je serais infidèle à une partie de moi-même, si je ne vous disais l'écho profond qu'ont trouvé dans mon cœur les derniers paragraphes de votre « Examen de Minuit », et le choix des traductions de Wilde, qui tiennent une large place à la page suivante.*

Il est un accent particulier, qui s'élève de certaines pages d'imaginerie, pour atteindre en nous cette place, précisément, qui demande l'accord d'autres esprits pour devenir tout à fait conscient. Si la joie éprouvée dans l'ordre intellectuel est grande, je pense qu'elle n'a pas cependant de commune mesure avec la paisible, la rayonnante certitude, qui nous envahit, quand nous reconnaissons l'identité spirituelle proprement dite, l'adhésion au risque et à l'espérance du Royaume de Dieu, partagée avec des êtres fraternels ».

— *Le soir du 2 Mars, la Radiodiffusion française a donné un très beau montage radiophonique de Louis Chauvion et Guimard (avec le concours de Manuel Poulet), consacré à la vie de « Monsieur Ludwig van Beethoven ». Ce que nous avons aimé par dessus tout, ce fut l'arrivée à Vienne, coïncidant avec l'appel de trompettes de l'ouverture de Léonore et l'interprétation des quatre premières notes de la Symphonie en Ut Mineur, par les coups frappés à la porte de la chambre d'hôtel, où Beethoven se dérobe dans les heures lumineuses de son génie, et entend dans ce bruit de l'on de l'index qui nous a tous plus ou moins « réveillés » au cours de nos voyages, l'appel impérieux d'Azrael, l'Archange de la mort. Cette belle émission a trouvé pourtant des détracteurs, notamment le « médecin du maharâdjah de Kapurthala », dont une lettre, publiée par Aux Ecoutes, est d'une injustice tellement éclatante qu'on peut la supposer dictée par une autre passion que celle de la musique. Ici, sur notre dune bretonne, nous ne pensons pas avoir les oreilles tellement contaminées par le bruit de mer et le vent du large — sans parler de notre vieille fidélité à l'œuvre beethovenienne — que nous ne puissions affirmer, en connaissance de cause, que ce montage, en dépit de certaines erreurs de détail, était remarquable. Et nous ne souhaitons qu'une chose, c'est que parmi tant de productions indigentes du bandeau, il nous soit donné plus souvent d'avoir, dans nos solitudes du bout du monde, des émissions de cette qualité.*

— *Le beau roman de notre amie Germaine Beaumont,* Le Bois d'Infortune, *qui vient de paraître chez Plon, a obtenu deux récompenses en Belgique, dont le Prix de l'Académie Royale.*

— *Dans le dernier numéro d'*Horizon, *signalons un excellent article de Frédéric de la Flèche sur Aristide Maillol, Un Passager Clandestin de Binse Cendrars, deux poèmes de Maurice Fombeure, et trois poèmes de Théophile Briant.*

— *La collection « Le Cheval d'Etoile » annonce en souscription* Migrations, *poèmes du nouveau Robert de la Croix. On souscrit 60, rue Félicien à Nantes.*

— *Le Conseil général d'Indre-et-Loire vient d'acquérir les vestiges du Prieuré de Saint-Côme, pour créer, selon le vœu de Maurice Roche, le Centre d'Etudes de la Renaissance, et « attirer ainsi vers le tombeau du poète Ronsard les pèlerins du monde entier ». Pour aider à cette résurrection, il suffit d'adhérer à l'Association des Amis de Ronsard et du Prieuré de Saint-Côme, en écrivant à Monsieur Maurice Roche, secrétaire général de la Préfecture à Tours.*

Lettre de Printemps

★

Mon cher Théophile Briant,

Le long séjour que je viens de faire « incognito » dans la capitale, et dont je suis encore tout étourdi, me permet de mieux dégoûter ce soir "la « beata solitudo » dont parlait St Bernard, dans la brise vernale qui vient chanter aux contreventS de ma chartreuse marine.

J'ai circulé dans le vieux métro, j'ai regardé la Seine d'amont en aval, et ai vu briller Bêtelgeuze au-dessus du Crédit Lyonnais. Les hommes m'ont paru plus agités que jamais, et je n'oublierai pas de sitôt ces flots réguliers de somnambules qui, à sept heures du soir, montaient comme une marée d'équinoxe à l'assaut de la gare St-Lazare. Les aiguilles larges du cadran lumineux brûlaient despotiquement sur chacune de ces destinées... Ah ! les bracelets-montres, ah ! les mentons du temps, qui délivrera les hommes de cet esclavage

Ce n'est pas sans émotion que j'ai revu la Bibliothèque Nationale, îlot de fraîcheur et de silence au centre des rumeurs citadines et où, en salle des manuscrits, où officie votre ami Porcher. Quand je pense qu'il suffirait d'un Rafner ou d'un nouvel Ubu, pour anéantir en quelques secondes tous ces trésors !

J'ai visité l'exposition du musée de Vienne, et me suis longuement arrêté devant la *Danaë* du Titien (légèrement pâlie par le temps, semble-t-il), le *Titus* de Rembrandt, et le prodigieux *Martyre des 10.000 chrétiens de Dürer*, que j'aurais volontiers emporté sous mon bras. Quelle explosion de couleurs ! Quand on pense que cette symphonie plastique est une synthèse de douleurs de sang et de cris. C'est tout le mystère de l'Art !

Bien entendu, je m'en serais voulu de manquer la rétrospective d'Amédée de la Patellière à la Galerie des Garets, où j'ai retrouvé cette atmosphère pénombrale et chargée de mystère qui était le propre du grand peintre vendéen. Nous avons quelquefois discuté ensemble de Jacob Boehme, cet Amédée, et vous le savez, était féru d'ésotérisme. Et quelle poésie il portait en lui, comme une eau profonde ! On ne peut échapper à cet ensorcellement. Et c'est pourquoi je me demandais, en lisant l'ignoble article de Monsieur Georges Besson sur cette exposition, comment un « critique d'art » peut-il vilipender la carrière picturale de Patellière avec une telle assurance, à moins d'être affligé d'une maladie oculaire ou d'un traumatisme cérébral.

Enfin j'ai eu le privilège de faire coup double avec votre ami Fédérico Elizalde, en assistant successivement à l'audition de son *Concerto* pour violon et orchestre, et à l'audition de son exécuté par ce jeune Christian Ferras qui a tout pour devenir un virtuose de la carrure d'Eugène Ysaye, et à celle du *Concerto* pour piano et orchestre, qui m'a manqué de joie. Voilà enfin de la musique, mon cher Briant ! Et le pianiste Leopoldo Queroi — qui avait accompli une espèce de miracle, en apprenant le *Concerto* dans un temps-record — y a manifesté une constante maîtrise. Il est probable que certains pisse-vinaigre de la chronique musicale parisienne, incuser Fédérico Elizalde de « romantisme », ce qui, entre parenthèses, n'empêchera nullement cette œuvre bouillonnante et colorée de suivre son beau destin. Voulez-vous me dire, par exemple, l'importance que peut avoir un « papier » comme celui qu'a écrit dans *Arts* Monsieur Armand Charpentier, pour décrire, sans aucun sottement d'ailleurs — le *Concerto* pour violon d'Elizalde ? J'ai la chance, ou la malchance, d'être servi par une mémoire presque infaillible, et je me souviens très bien que ce même Monsieur Charpentier, il y a une vingtaine d'années, éreintait, en y mettant le maximum de ses facultés, votre ami Gaston Poulet (il employait l'expressions : « monté sur ses ergots »), qui commençait à la Salle Comœdia sa carrière de chef d'orchestre. Aujourd'hui Monsieur Charpentier encense Gaston Poulet, qui lui a rivé son clou, et s'attaque à Fédérico Elizalde, qu'il imagine vulnérable... Mais, dans 20 ans, on jouera toujours le *Concerto* d'Elizalde, qui sera devenu une œuvre du répertoire violonistique. Et Monsieur Raymond Charpentier, qui semble déjà très acaté (1), ne sera probablement plus là pour nous rappeler que Fédérico Elizalde est un Maître.

Pour en finir avec ces messieurs — qu'ils s'appellent Georges Besson ou Raymond Charpentier — il faudrait réimprimer le beau usage d'*Un de Trombone à Coulisse* de Saint-Pol-Roux, dont je vous rappelle ici le leitmotiv solennel et « trouculent » qui valut à son auteur quarante ans de conspiration du silence.

⁂

A mon retour de Paris, j'ai trouvé sur ma table de travail le tas imposant de livres que vous m'aviez adressés, en mon absence. Que les écrivains et les poètes ne m'en veuillent pas trop si mon compte-rendu d'aujourd'hui est plus hâté que d'habitude. Mais, dans 20 ans, on jouera toujours le *Concerto* d'Elizalde, qui sera devenu une œuvre du répertoire violonistique. Et Monsieur Raymond Charpentier, qui semble déjà très acaté (1), ne sera probablement plus là pour nous rappeler que Fédérico Elizalde est un Maître.

Pour en finir avec ces messieurs — qu'ils s'appellent Georges Besson ou Raymond Charpentier — il faudrait réimprimer le beau usage d'*Un de Trombone à Coulisse* de Saint-Pol-Roux, dont je vous rappelle ici le leitmotiv solennel et « trouculent » qui valut à son auteur quarante ans de conspiration du silence.

⁂

Il est indéniable que certaines de ces « méditations » sont imprégnées d'un esprit jansénisteé, et qu'on y retrouve cet « Ecrasez l'infâme » de Jehovah. Mais le poète finit par faire sauter sa carapace, et nous lisons ces « Bienfaits de Dieu », l'avant-dernière méditation, où Pierre Mathias, joyeusement le jongleur, le « camelot » étourdissant de la *Défense de Tartufe*, bondissant comme un korrigan, dans un feu grégorien d'octosyllabes : *Je entrera dans la nacrure ... Il restera dans la saumure — la saumure de la nature ... dans le fenêtre et dans ses vapeurs ... avec Bélial et ses sapeurs... C'est donc Je suis — l'analphabet de la nature. — O mort quelle triste figure ! — Ce que tu fais, ce que tu dis, — te fait manquer le Paradis ».*

⁂

Passer d'un livre à l'autre, en vertu de l'aléa des envois postaux, équivaut parfois à un changement de planète. Il faut alors éviter l'impression de « dépaysement » que j'ai ressentie, quand j'ai fermé le livre de Max Jacob, pour ouvrir *Le Tombeau de Pulmure* de Fédérico Elizalde, que Connoly, et tomber du premier coup sur la page où ce curieux essayiste nous donne son opinion sur Jésus qui selon lui « n'aurait pas dû se poser, un jeune homme irascible et sérieux ». Car Connoly, comme Larguier, a une furieuse envie de « réviser le cadastre » — tout les cadastres. Nous ne le suivrons pas dans le terrain religieux, car nous aussi, nous avons nos idées sur ce « jeune homme » qui révolutionna. — sans jamais se servir d'un porte-plume — la face du Monde (*« Si cette histoire est belle*, disait un jour Yves Nat, *qu'on m'en trouvât une plus belle ! »*) Mais Connoly n'en a pas moins écrit — malgré certaines incohérences — un livre surprenant dont je vous recommande vivement la lecture. Pourquoi Pallure ? C'est le nom d'un cristacé, en même temps que celui du pilote de l'*Enéide*, — victime des dieux, qui voûté », qui appartient désormais corps et âme à la Reine de Saïs.

Ce livre est original, d'une atmosphère parfois très poussée, mais inégal. Je lui reprocherai principalement cet abus de citations grecques et latines, qui fait de l'ensemble du texte un grimoire assez hermétique. D'autant plus que la plupart des profanes ne pourront pas goûter le pastiche. Je ne sais trop ce qu'en penseront les initiés. Il ne me reste donc qu'à souhaiter à Noël de la Houssaye, une seule clientèle, mais la plus belle de toutes : celle des poètes.

Car les poètes, qui sont des médiums par définition, peuvent trouver dans l'ésotérisme un véritable « nouveau-monde ». Et Max Jacob lisait régulièrement Agrippa, et il fit quelquefois allusion à l'alchimiste de Nettesheim, dans les savants commentaires qui jonchaient jadis sur mes articles. Mais chez « Matorel », dépit de sa fantaisie, la religion pure finit par l'emporter sur la Kabbale.

Dans les *Méditations Religieuses* publiées tout récemment par Gallimard, et avec préface de l'abbé Maurice Morel, on chercherait en vain l'exégète du Serpent du Désert, ou le connaisseur en magie numérale, qui interprète les chiffres du Nouveau Testament et de l'Apocalypse. Ici, c'est l'homme absolument dépouillé, qui après s'« être recherché jusqu'à l'oubli de Dieu, recherche Dieu jusqu'à l'oubli de soi. » Chaque matin en revenant de la Messe, l'humble desservant de la basilique Saint-Benoit se met à sa table de travail. Alliance, mais avec la même plume qui écrivit le *Cornet à Dés* et *Filibuth*, était oraison vers Dieu en composant sa méditation du petit pour Ermoutrudion, d'où la « littérature » est soigneusement éliminée, et où l'âme frissonnante du vieux converti évoque successivement le péché, le jugement, la mort, la sépulture, l'enfer...

Et pourtant, l'opérateur n'hésite pas à nous raconter paisiblement comment avec une octodrachme de l'époque, deux flacons d'essence d'un de rose l'autre de lavande, et quelques gouttes de son sang, il fait apparaître Arsinoé, la femme de Ptolémée, et qu'il la voit « une vivante source de lumière, de qui l'idole d'Isis dans les ruines de Thèbes, tenant d'une main le lotus et de l'autre la croix, le front ceint du diadème... »

Je pense que Don Pedro Arbuez d'Espila, inquisiteur de Tolède, aurait fait « griller » assez rapidement le promoteur de cette cérémonie.

Il se trouve heureusement un dominicain qui vient arracher l'auteur à ce royal succube « qui enchanta et terrifia trois mois de sa vie ». Mais plus que la « terreur surprise » du souvenir fabuleux réagit sur l'« ennui », et dont il récitait par cœur de nombreux passages. Ce fut un fin lettré et un esprit curieux, non exempt de brusquerie, et parfois même d'entêtement faisant l'injustice. Il était sur le fondation de notre « feuille de poésie et d'art ».

— *Nous avons commémoré le 5 février dernier le premier anniversaire de la mort du peintre Edmond Sigfried. Il ne nous quitte pas cependant. Dans la Tour du Vent, où quelques-unes de ses toiles attestent sa survivance, il nous suffit de regarder tel bouquet de roses rouges, tel paysage de l'Ile-de-France, pour évoquer son visage pensif et la lumière inoubliable de son regard.*

— *Nous avons reçu d'une inconnue, Mme Jacqueline Flory, un émouvant témoignage dont nous détachons ce passage :*

« *Je serais infidèle à une partie de moi-même, si je ne vous disais l'écho profond qu'ont trouvé dans mon cœur les derniers paragraphes de votre « Examen de Minuit », et*

(1) « acaté » est une expression de cabrahin qui signifie « fatigué, au bout de son rouleau ».

⁂

Ma voici à la fin de ma lettre, je ne puis vous citer qu'« à vol d'oiseau » les plus intéressants des derniers florilèges.

Voici *La Nuit* de Willy Paul-Romain, sous le signe du Novalis dont le vocabulaire est très noble et l'atmosphère prenante, et dont j'ai particulièrement aimé *l'In-Pace*, qui ferait le bonheur de Jacques Brosse. Voici *Ce jour enfuis s'effeuille sous les branches*). Voici *Talisman* d'André Mora, qui connaît la vertu des « sorcoranes » et qui *Dédie le poète aux rose est une eau douce-amère. l'enfant-prophète préside au banquet des siècles* ». Voici *Liberté des Nuages*, de Pierre Mathias, un nom que je vous invite à retenir. Ecoutez-le dans « Ma Rivière » : « *Martin-pêcheur, mon cri de vitrier te réveillait — Et la lo réfraichissait dans son lit de soleil.* » Voici *La Marche des Rois*, de Lanza del Vasto, qui nous retrace la merveilleuse aventure des trois Mages, et qui se termine par un chœur d'agenouillés : « Déesse de la Crèche ; « *Etoile du Matin que la lumière essuie — Au ciel du ciel comme une lame — Vous les vents de la terre — Ne pouvant pas souffler les étoiles tremblantes — Règne sur notre paix, Puissance toute blanche...* ».

Voici *Cantate des Objets Perdus* d'Anne Fontaine, qui nous montre de son doigt « Ce que les hommes perdent qui nous entourent, et que nous *perdons*, chaque fois que s'en va de nous la claire-voyance de l'amour. Voyez le sable, les monnaies, les clefs, le miroir, les grelots et les fontaines, les pierres et le vitrail. Et que telle de ces choses vous murmure son secret, comme la chère Anne Fontaine, pour vous réinfuser la grande joie de respirer et de vivre. Lisez son *Miroir*, mon cher Théo, le crois bien que c'est la meilleure pièce du recueil. *Ne faudez-le dévotement, si vous voulez que votre bonheur soit long — et longue, longue, la furtive tendresse qu'il a reçue.* » — Voici *Cantate d'un comme des ombres — dans ses secrètes et somnolentes demeures* ».

Voici *Jour* d'Hervé Bazin qui vient d'obtenir le Prix Apollinaire, et qui nous décrit la journée d'un poète de Zéro Heure à 24 Heures. C'est *Ulysse*, de Joyce, en raccourci. Mais enfin c'est une idée, grâce à quoi ce charmant recueil se trouve entièrement « comme main ». Ecoutez le début de 23 Heures : « *Tout mon rose au dos de la chaise — Mais j'en garde un peu sur la joue. — La nuit ferme sa parenthèse — Je sais bien le jeu que tu joues* ».

Enfin voici pour terminer deux poètes, certainement aussi différents l'un de l'autre que Claudel et Jaloux. Ce sont Wilfrid Lucas et Maurice Fombeure. Le premier est l'un des plus grands de nos poètes épiques et l'abbé Charles Juste, dont le nom est sans doute prédestiné, vient de lui consacrer une imposante monographie. *L'Evangile du Soir*, dernier-né de Wilfrid Lucas est le livre de la « possession pleine », et on y retrouve les accents tumultueux des *Cauchers de Dieu*, encore que l'amour y soit identifié, sanctifié par l'auteur. « *Dieu lui-même*, écrit-il, *un Septième Jour, a laissé s'étirer le jardin de son rêve sous la chaleur de son baiser* ». Mais la lutte terrestre continue ; la volupté « mord tous les couples humains ». « *Et notre corps de chair — Ne peut pas se passer de Dieu. Qu'il faut bien soutenir pour connaître un amour — Auréolé de feu...* »

Quant à Maurice Fombeure je n'ai pas besoin de vous le présenter, vous le connaissez mieux que moi. Je vous dirai simplement que son dernier recueil, *J'approvise par Jeu*, ne le cède en rien, comme humour et comme fantaisie à ses précédents florilèges. Il partira sa verve « amartite » qui va du vide-bouteille de la rue du Four aux auberges fleuries de son terroir natal, se tempère d'un brusque rayon de tendresse :

Sur la suie de ma cheminée
Pétaient les pelures des pensées
Découlées toute l'année
— Le Monde est neuf chaque matin.

Il est temps, je vous quitte, mon cher Théophile. Je sais que 550 manuscrits vous attendent, et que vous devez chercher dans cette forêt toute bruissante d'alexandrins les derniers « Nouveaux-nés » de la Poésie. Je joins à cette lettre une photographie, envoyée par Robert Sabatier, où *Le Goéland*, tenu par un lecteur, lult dans l'ombre comme la pipe lumineuse d'un navire, et je vous serre la main fraternellement.

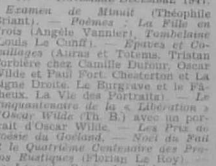
Votre

J.-M. de St-I.

(1) « acaté » est une expression de cabrahin qui signifie « fatigué, au bout de son rouleau ».

REFERENCES

L'Apparition d'Arsinoé (Noël de la Houssaye) Le Colombe. 3. rue Rousselet. — **Méditations Religieuses** (Max Jacob) Gallimard. — **Le Tombeau de Pulmure** (Fédérico Elizalde) traduit de l'anglais par Michel Arnaud (Cyril Connoly) Robert Laffont. — **Introduction à Paul Claudel** (Jean Chevalier) Albin Michel. — **Edmond Jaloux** (Yanette Delétang-Tardif) La Table Ronde. — **La** (Willy-Paul Romain) Editions du Rond-Point. 98, rue Jean Mermoz, Paris — **Talisman** (André Mora) La Tour de Feu. — **La Marche des Rois** (Lanza del Vasto) Robert Laffont. — **Jour** (Hervé Bazin) Collection des Iles de Lérins. — **Cantate des Objets Perdus** (Anne Fontaine) Egloff, Fribourg. — **L'Evangile du Soir** (Wilfrid Lucas) Didier. — **Sous le Signe du Poète Sublime** (Abbé Charles Ophrys. — **J'approvise par Jeu** (Maurice Fombeure) Seghers. — **Liberté des Nuages** (Pierre Mathias) Collection des Iles de Lérins.



Le Goéland, comme un phare dans l'ombre

Table des matières

ANNEE 1947

N° 78. — JANVIER 1947.

Prière pour les Fous (J.-M. de St-Ideuc). — *Poèmes : Par Cœur* (Luc Orade), *Quelle Vague* (Pierre Boujut), *La Mer* (René Guyonnard), *Le 1 Novembre au matin* (Lucien Bérimont). — *Epaves et Coquillages* (Génie et Folie. Barbey d'Aurevilly chez les Fous. Encore l'Inconnue de la Seine... Le Fils du Charpentier. Les Mages sont-ils allés à Nazareth ? L'Anniversaire de Rilke, L'Examinateur et la Jeune Fille. Les Générations et le Soldat). — *Victor Segalen, poète du Bout du Monde* (Lettres inédites commentées par Madeleine Champion, avec un portrait de V. Segalen). — *Autour de J. K. Huysmans*, de René Martineau (Pierre Arrou) avec un portrait de Huysmans. — *Voyage en Suisse*, pierre-Jean Jouve et des endormantes (Théophile Briant). — *Gonzague de Reynold* (Armand Godoy). — *Après la Communion* (poème de Gonzague de Reynold). — *Fragment d'une Lettre à Paul Valéry* (Gonzague de Reynold) avec un portrait de Gonzague de Reynold. — *Fragment d'une Lettre à Paul Valéry* (Pol (poème d'Anne Fontaine). — *André Savignon* (Paul Vimereu). — *Echos* — *Lettre de Janvier* (J.-M. de St-I.). — *Table des Matières* (1944-1946).

N° 79. — FEVRIER 1947 — N° consacré aux Prix de Poésie 1947.

Permanence de la Poésie (Théophile Briant). — *Un qui nous quitte...* (Louis Le Cunff), *Le Jardin des Cinéraires* (Marie Cossa). *De la Prison Do* (Louis Le Cunff), *Poème* (G.-M. Pitburault), *La Route* (Louis Le Cunff), *Le Roc* (Josette Elluin), *A une Dormeuse* (Jean-Claude Brisville), *A Pierre Maulet* (Robert Beaumieux), *Mars* (Denys R. Poulet), *Au Large* (Henry Lasserre), *Vantail aux Sept Couleurs* (Guy de la Mothe), *Berceuse d'Avent* (Claude Philippe), *Monologue sur une Lyre* (Jean-Claude Brisville). — *Page d'Anthologie des Prix de Poésie* (Pierre Gabriel, Louis Pernoud, Paul-Alexis Robic, Pierre Grison, Marie Cossa, Paul Voyle, J.-C. Pichon, André Lestra, Philippe Héritier, Henry Lasserre, Joseph de Belleville, Guy-Lucien Samsard, Amédée Guillemot, Jean Digot, Guy de la Mothe, Roger Bellion, Renée Willy, Simonne Chantalou, Jean Bénéteau, G.-M. Pitburault). — *Quatre Poèmes-Prétexte Prix de Poésie 1947* (Le Liseur des Grèves) avec des portraits de Louis Le Cunff et de Jean-Claude Brisville.

N° 80. — MARS-AVRIL.

L'Amour, acte du Monde (Jean-Marie de Saint-Ideuc). — *Poème* (Alain Borne), *Avenue Niel* (Paul Ranchon), *Pénélope* (Germaine Beaumont), *Femme contre Moi..* (Charles Bertin) — *Epaves et Coquillages* (La Poésie et l'Amour. Les Amants Morts (René Arcanes de l'Amour. Un Mot de Shakespeare sur l'Amour. L'Art et la Poésie. — Prévisions pour 1947). — *Pauthier de Saint Louis* (Alain Messiaen) avec une reproduction du Pautier : « Saint Michel pesant les âmes ». — *Les Soupirs* (Poème par Yanette Delétang-Tardif). — *Alexandrine Lucien Bonaparte, princesse de Canino*, par Fleuriot de Langle (René Martineau). — *Arthur Rimbaud dessinateur* (Théophile Briant) avec un portrait d'Elphas Lévi et une photographie de Rimbaud en Abyssinie. — *Points d'Orgue* (Claude Valence) — *Lettres et Réponses* (Le Liseur des Grèves). — *Portrait de Robert Morel* (Jean Roussel). — *Edmond Bigriot* (Th. B.) — *Lettre de Printemps* (J.-M. de St-I.). — *Echos.*

N° 81. — MAI-JUIN.

A la Gloire du Soleil (Jean-Marie de St-Ideuc). — *Poèmes : Attention* (Claude Tiphaine), *Poème* (J.-C. Pichon), *Haute Plainte* (Jean-Claude Brisville). — *Epaves et Coquillages* (Lettres et Chiffres. Une Réflexion de Delacroix. Respect à Lucifer ! La Poésie de Babel). — *Le Centenaire de Tristan Corbière.* — *Une Animatrice : Christiane Loriot de la Salle* (Jeanne Sandelion). — *Un Livre sur l'Inde Mystérieuse* (Paul Vimereu). — *Albert Marquet — Le Souvenir de Richard Wagner* (René Morel) avec une photo représentant Vinès et Liapounow. — *L'Eschatologie de Virgile* (Théophile Briant) avec une mosaïque représentant Virgile, un graphique de Paul Maury sur la Décade Bucolique » et un tableau du « Carré Solaire ». — *Livres et Revues* (Le Liseur des Grèves). — *Un Choix recueille des images dans ma ville* (nouvelle par Anne de Pourville). — *Lettre du Solstice d'Eté* (J.-M. de St-I.). — *Echos.*

N° 82. — JUILLET-AOUT.

Le Poète aux Ostrages (Jean-Marie de Saint-Ideuc). — *Trois Poèmes* (Paul Roud). — *Le Tour du Vent Poème du Jour* — *Aube* (Théophile Briant). — *Le Centenaire de Tristan Corbière* (avec médaillon d'Albert Bourget). — *Les Anges et les Peintres* (Alain Messiaen) avec une reproduction de l'Ange Raphaël de Jean Bourdichon. — *Le Souvenir de Federico Garcia Lorca* (Théophile Briant) avec une photographie représentant Garcia Lorca, Adolfo Salazar et Federico Roncesvalles. — *Anthologie des Poètes du Goéland* (Pierre Michel, J.-R. Thuon, Pascale Olivier, Roger Cléricl, Henri Lambert, Marc Gérard, Roger Bellion, Guy de la Mothe, Pierrette Sartin, Jean Berthet, E. Delahaye, Henry Certigny, Amédée Guillemot). — *Jean-Joseph Rabéarivelo, poète franco-malgache* (Georges Vally). — *Pierre Louÿ* (Luc Orade). — *Livres et Revues* (Le Liseur des Grèves). — *Lettre de Fin d'Eté* (J.-M. de St-I.) avec la reproduction d'un dessin de Gustave Doré pour Tennyson. — Le Passeur et la Morte ». — *Echos.*

N° 83. — SEPTEMBRE-OCTOBRE.

Mystère des Ondes (Jean-Marie de Saint-Ideuc). — *Poèmes : Le Fou* (Claude Tiphaine), *Les Iles Fortunées* (Paul Ranchon), *Maman des Larmes* (Amédée Guillemot). — *Epaves et Coquillages* (Photographie et les Ondes. La Voyance dans le Passé. Objets rétifs, objets perdus. René Kerdyk et le Compositeur Fernand Ducrot. Le Nouvel Hôtel de Hermann de Keyserling à Henry Miller (Th. B.). — *Le Flacon de Balbeck* (Dr Osty). — *Gustave Moreau et le Symbolisme* (Antoine Sylvestre) avec une reproduction des « Argonautes » et de « Fleur Mystique ». — *La Beauté, cette Enigme* (Germaine Beaumont) avec un portrait de Mme Gaulbertrand par Sargent, et une photographie du Château des Chênes à Paramé. — *Une Artiste Anglaise née à Saint-Servan* (René Martineau). — *Après le Centenaire de Corbière.* — *Lettre de Toussaint* (J.-M de St-I.). — *Echos des Lettres et des Arts.*

N° 84. — NOVEMBRE-DECEMBRE 1947.

Examen de Minuit (Théophile Briant). — *Poèmes : Le Fils en Trois* (Angèle Vannier), *Tombelaine* (Louis Le Cunff). — *Epaves et Coquillages* (Airain et Tuyaux. Tristan Corbière chez Camille Lemonnier. Oscar Wilde et Paul Fort. Chesterton et La Ligne Droite. Le Burgrave et le Fâcheux. La Vie des Portraits). — *Le Cinquantenaire de la « Libération » d'Oscar Wilde* (Th. B.) avec un portrait d'Oscar Wilde. — *Les Prix de Poésie* (Noël de la Houssaye). — *Noël et le Pain et le Quatrième Centenaire des Propos Rustiques* (Florian Le Roy). — *La Légende Dorée des Eulamiaques* (Jean-Paul Bourre) avec une des dernières photographies du poète. — *Lettre de la Saint-Sylvestre* (J.-M. de St-I.). — *Echos des Lettres et des Arts.*

Imp. Braun et Lionel - Rennes 3820
Dépôt légal — 3e trimestre 1947
Le Gérant : Théophile BRIANT.